

FRANÇOIS GACHOT
SOUVENIRS, NOUVELLES
ET POÈMES

ANNA TÜSKÉS

Souvenirs, nouvelles et poèmes par François Gachot

*French diplomat, writer and teacher, François Gachot (1901-1986) lived a quarter of a century in Budapest during his long career. The intellectual and literary work he did between 1923 and 1949 in Hungary, then in Germany, in various forms, enriched his life and his relationships. Teaching French language and culture at the College of Fine Arts in Budapest, he met collectors, painters and sculptors (Miklós Borsos, Béla Czóbel, István Farkas, Béni Ferenczy, Ferenc Hatvany, Gyula Hincz etc.), as well as students. He himself became a collector, the Hungarian part of his collection has returned to Hungary during the last 20 years in art auctions. His relationship with one of his students, Ilona Tallós, future painter, is certified by their correspondence kept in the Department of manuscripts of the Literary Museum Petöfi, as well as by the series of illustrations for the book *Kakas Ferkó diadala* [The triumph of Ferkó Kakas] by Gachot, published by Imre Cserépfalvi in 1942. As his work as a cultural diplomat and qualities as a mediator, his short stories, memoir and poems attesting their love/friendship deserve to be published.*

François Gachot (1901–1986) est un professeur et diplomate français ayant résidé en Hongrie de 1924 à 1949. Il a enseigné la langue, la littérature et la culture françaises d'abord au Collège Eötvös, puis au Lycée Kemény Zsigmond et enfin à l'École Hongroise Supérieure des Beaux-Arts, Budapest (fig. 1-2.). De nombreux étudiants mentionnent dans leur autobiographie la grande influence de l'enseignement de Gachot, par exemple le chimiste Erwin Wolfram (1923–1985), qui fut élève de Gachot au Lycée Kemény Zsigmond¹. Outre l'enseignement et le travail diplomatique de Gachot, on parle rarement de son œuvre littéraire, bien qu'il ait écrit dans plusieurs genres littéraires et effectué des traductions. Son premier roman, *Jeux de Dames*, a été publié à Paris en 1924 par

¹ Erwin Wolfram, « „...hagyományaink nemzetközileg előkelő helyezéshez juttatták Magyarországot” », *Magyar Tudomány – A MTA Értesítője* vol. 90, nr. 1. sz., 1983, p. 37-40.

les Éditions de la Nouvelle Revue Française, quelques mois avant son arrivée en Hongrie². En 1943, le théâtre Madách a présenté son drame *Szép Fülöp* (Philippe le Beau ; Kulcsár, 1943). Il a également traduit de nombreuses travaux hongroises en français, ayant appris le hongrois. Gachot a rencontré Irén Laborcz (1898–1983) à Budapest, et l'a épousée à Paris le 17 juin 1926. Il a ensuite tenté d'adopter la fille issue du premier mariage de sa femme avec Kálmán Fekete (?–1922), Klára Fekete (1922–1974), future journaliste et interprète. Dans les revues littéraires hongroises, Gachot a présenté les dernières nouveautés de la littérature française et dans les revues littéraires hongroises, et a fait l'éloge de la littérature et les beaux-arts hongrois (voir l'anthologie Karádi³). Lui-même possédait une importante collection de peintures et de gravures d'artistes hongrois⁴, qu'il a emportée avec lui en France en 1949, date à laquelle il fut expulsé de Hongrie sous l'accusation d'espionnage au sujet du procès de László Rajk. Il n'a pu revenir en Hongrie qu'en 1972, date à laquelle il a reçu la médaille commémorative du PEN Club hongrois des mains du président et écrivain Iván Boldizsár (fig. 3.).

Ilona Tallós (1918–1991) a appris le français avec Gachot à l'École des Beaux-Arts au début des années 1940, où elle étudiait la peinture (fig. 4.). Leur travail commun est paru en été 1944 : il s'agit de la fable intitulée *Kakas Ferkó diadala* [Le triomphe de Kakas Ferkó], écrite par Gachot et illustrée par les aquarelles colorées de Tallós. Le livre a été publié par l'éditeur Imre Cserépfalvi en deux cents exemplaires. Pour chacun, chaque image était colorée individuellement par Tallós, élève du peintre István Szőnyi à l'École des Beaux-Arts. Sa peinture s'inscrit donc dans la tradition de l'école de

² François Gachot, *Jeux de Dames*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1924.

³ Zsolt Karádi, *François Gachot válogatott művei*, Nyíregyháza, Bessenyei György Kiadó, 2002.

⁴ Anna Tüskés, « François Gachot et son illustrateur, Ilona Tallós : Quarante ans d'amitié », in *Les relations littéraires entre la France et la Hongrie au XXe siècle: Actes du colloque international organisé par l'Institut d'Études Littéraires de l'Académie Hongroise des Sciences, l'Institut français de Budapest et le Centre Interuniversitaire d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd Budapest, 5–7 Décembre 2018*, sous la direction de Anna Tüskés, Elisabeth Cottier-Fábián, Bénédicte Williams et Dávid Szabó, Budapest, ELTE CIEF – Bölcsészettudományi Kutatóközpont Irodalomtudományi Intézet, 2019, p. 161-168.

Anna Tüskés, « François Gachot magyar–francia irodalmi, képzőművészeti és zenei kapcsolataihoz: Két új hagyaték a Petőfi Irodalmi Múzeumban », in „*en-nemzetem külhoni híresorsa*” *Fejezetek a 20. századi francia–magyar irodalmi kapcsolatok történetéből*, Budapest, reciti, 2020, p. 63-119.

Nagybánya. Elle crée des aquarelles et peintures à l'huile se caractérisant par une riche palette de couleurs post-impressionnistes, une composition très construite et une atmosphère intime⁵. Après la Seconde Guerre mondiale, elle a exposé à plusieurs reprises. Certaines de ses peintures ont été achetées par la Galerie Nationale Hongroise. À partir des années 1960, elle a voyagé en France, en Italie et en Allemagne. Dans la première moitié des années 1970, entre 1972 et 1975, elle a vécu à Linz en tant qu'épouse du peintre amateur Wilhelm Bruscek. Rentrée en Hongrie, elle s'est retirée dans son atelier de Zamárdi. Elle peignait continuellement, ses sujets préférés étaient les paysages du lac Balaton, les portraits, les compositions florales et les scènes de genre.

Grâce aux études et aux livres publiés entre 1998 et 2002 par Zsolt Karádi, l'œuvre hongroise de François Gachot et ses rapports avec les artistes hongrois contemporains sont relativement bien connus⁶. Deux dons au Musée Littéraire Petőfi, en 2017, nous fournissent de nouvelles informations sur l'histoire littéraire et artistique franco-hongroise. Ces legs proviennent de la peintre Ilona Tallós, ainsi que de la fille adoptive⁷ de Gachot, Klára Fekete. De l'héritage d'Ilona Tallós, le musée a reçu environ quatre-vingts lettres écrites par Gachot à Tallós et dix projets de lettre de Tallós à Gachot. Des centaines de lettres concernant Gachot proviennent de la succession de Klára Fekete. J'ai publié ces correspondances dans la base de données Tüskés⁸ (2016–2023). Aux lettres de Gachot écrites à Tallós sont jointes trois nouvelles dactylographiées et quinze poèmes en manuscrit autographe. Les souvenirs de Hongrie dactylographiés proviennent du fonds de l'écrivain et traducteur Ladislav Gara

⁵ Gábor Ö. Pogány, *Tallós Ilona. Életmű katalógus*, Szombathely, DTPrint, 1997.

⁶ Karádi, « François Gachot és a magyar kultúra », in *Magyar irodalom fordításokban (1920-1970)*, éd. Gorilovics Tivadar, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, 1998, p. 83-95.

Karádi, « François Gachot és a magyar kultúra », *Kortárs*, vol. 42. nr. 3., 1998, p. 89-97.

Karádi, « Sauvageot, Gachot, Kosztolányi », *Szabolcs-Szatmár-Beregi szemle*, vol. 35. nr. 1., 2000, p. 109-113.

Karádi, « François Gachot a magyar irodalomról a Mercure de France-ban », *Szabolcs-Szatmár-Beregi szemle*, vol. 35. nr. 4., 2000, p. 476-482.

Karádi, « Krúdy Zsuzsa és François Gachot levelezése », *Szabolcs-Szatmár-Beregi szemle*, vol. 37. nr. 2., 2002, p. 199-203.

Karádi, *François Gachot válogatott...*

⁷ L'adoption ne fut pas officialisée.

⁸ Tüskés, <http://frhu20.iti.btk.mta.hu> « Les relations littéraires entre la France et la Hongrie au XX^e siècle », édité par Anna Tüskés. Institut d'Études Littéraires de l'Académie Hongroise des Sciences, 2016-2023.

(1904–1966), gardé également au Musée Littéraire Petőfi, à Budapest. Depuis que la correspondance, les trois nouvelles et les quinze poèmes de Gachot ont été déposés au Musée Littéraire Petőfi, un autre poème a également été découvert dans l'héritage de Tallós. Les nouvelles et les poèmes attestent de l'amour et l'amitié entre Gachot et Tallós.

Les lettres témoignent du fait que Gachot, déjà en 1942, nourrissait des sentiments tendres pour Tallós. Leur relation a connu deux grandes périodes : la première fut de 1942 à 1949. La chronologie des lettres et des cartes postales écrites à cette époque a été difficile à établir, mais il semble que leur relation ait connu un pic d'intensité en été 1942. La deuxième phase de leur relation a commencé en 1961, lors du premier voyage d'études de Tallós en Europe de l'Ouest, et a duré jusqu'à la mort de Gachot, en 1986. Entre ces deux périodes, ils n'étaient pas en contact du tout, car dans les années 1950, il était presque impossible de rester en contact à travers le rideau de fer.

Alors que les trois nouvelles et les poèmes inédits sont datées de janvier à septembre 1942, le mémoire date d'environ 1960. Les poèmes ne sont pas mentionnés dans les lettres. On connaît en revanche le processus de création de l'une des trois nouvelles, grâce aux lettres de Gachot. Les titres de ces trois nouvelles sont : *Les fiancés posthumes*, *Le masque* et *Belle de pluie*. Deux d'entre elles étaient dédiées à Tallós. La dédicace *Des fiancés posthumes* est : « À Ili que j'aime cette nouvelle qui lui doit tout. François 27 mai 42 », et celle *Du masque* : « À Ili en témoignage de constant amour cette nouvelle écrite en pensant à elle F. juillet 42 ».⁹ On ne sait rien de la troisième nouvelle, *Belle de pluie*.

L'épouse de Gachot a mis fin à leur histoire d'amour avec des menaces, mais leur amitié continua. Le dernier message de Gachot avant son expulsion date de janvier 1949. La deuxième phase de leur rapport fut donc la période où il travaillait à Karlsruhe, puis, après son départ à la retraite, résidait à Nice avec son épouse. Leur correspondance s'est poursuivie en 1961 ; leur réconciliation est dû à la médiation de sa fille adoptive, Klára Fekete, vivant et travaillant à Budapest comme journaliste et traductrice. Dans ses lettres, il rend compte de ses travaux de traduction de Déry et de Krúdy, de sa monographie sur le peintre Rudolph Diener-Dénes, et de ses propres romans et nouvelles :

⁹ « Ili » est le diminutif d'« Ilona ».

Il y a une nouvelle qui a paru dans une revue française dont je n'ai pas d'exemplaire à t'envoyer, malheureusement, que j'aimerais pourtant que tu lises – je vais tâcher d'en retrouver au moins une copie dactylographiée – car écrite quelques mois après mon expulsion de Hongrie elle est pleine de nostalgie et à travers la figure d'un vieillard, d'un exilé politique (un peu comme Károlyi Mihály) c'étaient mes sentiments. Et tu y liras, à propos de l'impossibilité qui était la mienne d'avoir des nouvelles, l'évocation d'une ombre, la tienne, dans ce pays qui était pour moi, à cette époque, une immense prison, puisque nous ne pouvions nous rejoindre. C'est une des choses que j'ai écrites que je préfère.

Gachot évoque ici sa nouvelle *Belle de pluie*, la troisième trouvée dans l'héritage de Tallós, sans dédicace.

Gachot était un homme qui « connaissait tout de Paris à Budapest et tout de Budapest à Paris » selon Iván Boldizsár. En raison de ces qualités de médiateur il est important de connaître ses nouvelles, ses souvenirs et ses poèmes.

ANNA TÜSKÉS

Institut d'Études Littéraires (Centre de Recherches en Sciences Humaines),
Université de Pécs

Courriel : tuskes.anna@gmail.com

Figures



Fig. 1. François Gachot. Photo : Legs de Klára Fekete, propriété privée.



Fig. 2. François Gachot. Photo : Legs de Klára Fekete, propriété privée.



Fig. 3. François Gachot reçoit la médaille commémorative hongroise PEN des mains d'Iván Boldizsár, Budapest, le 5 mai 1972. Photo : Legs de Klára Fekete, propriété privée.



Fig. 4. Ilona Tallós vers 1942. Photo : Legs de Ilona Tallós, propriété privée.

FRANÇOIS GACHOT

Le pays perdu

[vers 1960]

On peut perdre un pays comme on perd un être. L'âme et le corps, tout ce qui tenait ensemble dans un geste de la main, l'éclat d'un regard, l'intonation d'une voix, faits de ces millions de mains, de regards, de voix par lesquels un peuple aussi peintre que poète et musicien vous perçait journallement le cœur, en menant simplement sa vie quotidienne. Brusquement, la main retombe, le regard s'éteint, la voix ne vous parle plus. La veille encore, on se sentait si sûr d'une telle présence qu'on négligeait d'y attacher trop de prix. Le temps de se retourner, stupéfait : inutile de tendre le bras en direction du gouffre qui vient de s'ouvrir. On n'a plus rien.

J'ai ainsi perdu la Hongrie, en l'espace de quelques secondes, un après-midi de septembre 1949, après vingt-cinq ans d'un commerce qui ressemblait à une liaison amoureuse. Celle-ci avait été, d'ailleurs, à mon insu, préparée, me semble-t-il, de longue date. Dès 1918 une sorte de prédestination ne m'avait-elle pas directement amené de province à l'appartement parisien dans lequel une demoiselle Dudas, née en France de parents hongrois, conservait, outre d'appréciables recettes culinaires, une gravure représentant « Le retour de la fiancée » d'après le tableau de Barabás ? À partir de cette minute, le malin génie qui se cachait dans l'entrelacs des lettres figurant le titre, incompréhensible pour moi, de cette gravure avait commencé, je suppose, de veiller secrètement sur mon sommeil et mes rêves d'étudiant. Et lorsque, six années plus tard, l'apparent hasard d'une vacance de poste m'avait fait nommer à Budapest, c'est également lui, je n'en doute pas, qui, une semaine à peine après mon arrivée, conduisit sur ma route celle en qui se concrétisa tout de suite, à mes yeux, le visage de la Hongrie, une Hongrie que je me sentais déjà prêt à épouser.

Il s'agit maintenant de supprimer distance et temps, de faire intérieurement machine arrière, pour tenter de ressusciter ce qui n'est plus. Dans le monde dans lequel je vis, de ce côté-ci d'une frontière qu'on m'a rendue infranchissable, les figures des morts et des vivants se mêlent d'une manière presque indiscernable puisque tous habitent une région sur laquelle pèse pour moi le même interdit.

Quand on n'a pas plus le droit de visiter les maisons que les tombes, tout salut aux amis risque facilement de prendre la forme d'un *requiem*, les avenues du souvenir ressemblent trop à celles du cauchemar, celles où l'on s'enlise tandis que la face exsangue d'un disparu hurle encore votre nom, avant que ne se referment sur lui les portes d'un baigne éternel.

Je suis venu trop tard en Hongrie pour avoir vu voler sur les belles lèvres d'Ady les images de sang et d'or par lesquelles il préfigurait, en grand poète visionnaire, le destin tragique de son pays. Mais j'ai contemplé son masque, ses manuscrits, peu à peu la force de ses vers me pénétrait comme par osmose et sur la chevelure de feu de sa femme, Csinszka, j'ai encore aperçu le reflet de son génie. Pour les autres, les représentants de cette grande génération du « Nyugat », ce mouvement dont le France n'a guère possédé l'équivalent car sa révolution poétique et artistique s'accompagnait d'une libération totale de l'esprit, avec des aperçus sociaux et politiques, s'ils m'ont accueilli, malgré notre différence d'âge, comme un des leurs, c'est, bien sûr, parce que j'étais Français, écrivain de surcroît, et messenger, de par mes fonctions, de cette culture occidentale à laquelle ils avaient la volonté et le droit d'appartenir. Mais c'est surtout parce qu'au sein du collège Eötvös, l'École normale supérieure de Hongrie, que j'habitais, le plus admirable, le plus fraternel Mentor¹ qui se puisse imaginer, le critique et traducteur de Flaubert et de Proust, de Claudel et de Gide, était venu me trouver et me prendre par la main. Je lui dois tout. Il m'a tout expliqué, tout fait sentir, si bien que le jour où j'ai été à même de lire dans l'original les œuvres dont il m'avait entretenu j'ai eu l'impression de pénétrer dans le domaine de la littérature hongroise en initié, en être de la même race et non en étranger, capable de comprendre le sens des phrases mais auquel échappe pourtant ce qui reste le plus spécifiquement hongrois, quelque chose comme le parfum du terroir.

Qu'on me rende la salle enfumée du Café Central pour que j'y retrouve l'ombre de Babits, tel qu'il m'apparut pour la première fois avec son vaste front, ses mèches tombantes, son regard brûlant, en compagnie de sa femme, la poétesse Sophie Török et du critique Aladár Schöpflin. Le plus intimidé des deux, je devais l'apprendre par la suite, ce n'était pas le petit Français de 24 ans qui venait de lire dans la traduction allemande « Le château de cartes » mais le

¹ Albert Gyergyai (Nagybajom, 20 janvier 1893 – Budapest, 7 juillet 1981) fut un historien littéraire hongrois, professeur d'université, écrivain, traducteur.

poète en qui se fondaient les préoccupations d'un homme du XX^e siècle et la tradition classique du successeur d'Arany, si timide que, face à tout nouveau-venu, il balbutiait comme un collégien. Évidemment il ne pouvait pas deviner que, bien avant d'avoir pris connaissance de son livre, j'avais éprouvé presque jusqu'à la nausée la désolation de cette populeuse et grise ville de banlieue, Újpest, dans laquelle se situait l'action de son roman. Comment la glace entre nous se trouva-t-elle rompue ? Par la magie d'un vers, l'évocation d'un nom, celui de Baudelaire ou d'Edgar Poe dont il était le traducteur incomparable ? Il m'a donné plus tard ce livre de sa maturité qui est sans conteste son chef-d'œuvre en prose : « Les fils de la mort ». La lente déchéance d'une famille de propriétaires terriens dans la région de Szekszárd, sa ville natale, s'enfle et s'élève ici jusqu'aux sommets d'une épopée tragique, prémonitoire de tout un drame dont il contemplait par avance le déroulement, avec une résignation douloureuse, de ses yeux tristes. Que de fins d'après-midis passées dans son appartement de Pest, que de dimanches d'été dans sa petite maison d'Észtergom sur le mur blanchi à la chaux de laquelle un poème, écrit de sa main, souhaitait la bienvenue aux visiteurs, tenus, en échange, d'y apposer leur signature. La basilique était proche et, toute la matinée, les sonneries des cloches faisaient vibrer l'air surchauffé au-dessus de la colline. C'est là qu'un jour, de sa voix grave, un peu enrouée, il m'a récité quelques-uns de ses vers. Et c'est cette voix que je continue d'entendre, comme chuchotant à travers l'espace la musique de cette admirable supplication que, frôlé déjà par la mort, il adressait à Saint-Blaise, guérisseur des gorges malades.

Un café encore, parmi tant d'autres, dans ce qui était alors l'avenue Andrásy de cette ville où la vie de café jouait un rôle si particulier et l'Éminence grise des lettres hongroises, Osvát, au profil de mage, aux gestes d'officiant, assis sur sa banquette de moleskine, derrière sa table de marbre encombrée de manuscrits, m'ouvre les colonnes de sa revue. Puis voilà chez lui, dans une des petites rues de Buda, à l'aspect semi-campagnard, Kosztolányi, fervent des cures végétariennes et naturistes, avec son rire d'enfant, un enfant un peu géant pour son âge, un peu fou, d'une affabilité débordante. Presque sans transition il passe du français à l'allemand, pour revenir au hongrois dont, en parfait linguiste, il excelle à m'expliquer les plus subtiles nuances. Il aime les mots pour eux-mêmes. Tandis qu'il les caresse, jongle avec eux, on voit se refléter sur sa large face de Janus tantôt l'énigmatique plissement des paupières d'un poète chinois qu'il vient de traduire après un Espagnol de l'âge d'or,

tantôt le sourire cruel de Néron, le héros de son « Poète sanglant ». Mais un autre démon l'habite : la dangereuse candeur de sa petite servante « Édes Anna » qui finit par assassiner ses maîtres, quand il ne cède pas tout simplement à cet humour doux-amer dont témoignent ses meilleures nouvelles.

Ceux-là, du moins, sont morts d'une mort qui n'avait rien d'avalissant pour eux, pour leur dignité d'hommes. Mais qu'avez-vous fait, bourreaux de 1944, de ces compagnons de notre jeunesse avec lesquels nous partions, à la belle saison, ma femme et moi, chaque samedi, pour une promenade qui se terminait inmanquablement dans un de ces petits restaurants où l'on dîne en plein air, en écoutant d'une oreille distraite la musique tzigane. Ils étaient la personnification du talent, de la probité intellectuelle, du savoir ; ils avaient pris la relève de cette génération à son déclin que les pouvoirs publics avaient brimée, bien qu'elle eût été l'honneur de son époque. Pour leurs loyaux services ils n'ont obtenu qu'une récompense : au pays de Balassa et de Petőfi, la déportation puis la fosse commune. Errant en aveugle au milieu de ce charnier, que puis-je faire d'autre pour eux que de ramasser de-ci de-là quelques branches sèches pour essayer de les ajuster en forme de croix. Une croix pour le poète Georges Sárközi, une croix pour le romancier et historien de la littérature Antal Szerb, une croix pour le critique et essayiste Gábor Halász, une croix pour Miklós Radnóti, traducteur d'Apollinaire, en qui brûlait, si droite, la flamme d'une intense et pure poésie. À quel rendez-vous les convier pour qu'ils retrouvent les autres disparus : András Komor, András Hevesi sur qui pleut éternellement la pluie de Paris, telle qu'il l'a chantée dans son roman et qu'avec ce survivant, Pál Ignóty, miraculeusement échappé des tortures d'un autre âge, nous suivions de nouveau ensemble telle route que je sais, un de ces soirs de juin où les acacias sont en fleurs, dans ce pays qui ne soit plus pour nous le pays perdu ?

Si je n'ai pas parlé jusqu'ici d'Attila, c'est qu'en ce temps il ne faisait pas encore partie de notre groupe. Son génie solitaire s'épanouissait ailleurs, Szeged, Paris, le long de ces chemins à lui sur lesquels personne, au fond, ne pouvait le rejoindre. Je me souviens d'un certain dimanche soir et de son apparition bouleversante, comme de quelqu'un qui n'était pas de ce monde, dans un restaurant proche du pont Marguerite où nous finissions de dîner. Ne voulait-il pas prendre place auprès de nous ? Non. Le temps d'échanger quelques phrases, tandis que son regard inquiet errait d'une table à l'autre, et déjà il s'était éloigné, feu follet consumé par sa propre ardeur. Un matin encore,

chez moi, alors qu'il m'apportait sa « Danse de l'ours ». Il cita Villon, m'interrogea sur quelques aspects de la littérature française qui l'intéressaient spécialement. En parlant du sort des écrivains hongrois, il laissa percer sa colère pour stigmatiser cette sorte de mécène dont la générosité se borne tout juste à ne pas laisser mourir de faim ceux qu'ils se flattent de favoriser de leur appui. Nous nous sommes revus souvent. À quoi bon de telles rencontres puisqu'elles n'ont rien empêché ! Tous nous avons été responsables de n'avoir pas su clairement prévoir que sa fuite de bête blessée, entre les hauts murs de la misère qui le cernaient depuis son enfance, ce cauchemar éclairé par la seule lueur d'un amour malheureux, ne pouvait le mener que là où il est venu s'abattre, sur ce talus de chemin de fer à jamais arrosé de son sang.

Les temps qu'Attila a souhaités, attendus, l'auraient-ils mieux préservé du désespoir que ceux dont l'injustice nourrissait sa révolte ? A tous ceux qui ont partagé cette foi le sort de Déry apporte une terrible réponse. Je l'avais connu alors que, récemment rentré de Berlin, il gardait encore toute fraîche la vision singulièrement troublante des scènes qui avaient marqué la courte lutte entre les communistes et les formations nazies, en train de s'emparer du pouvoir. Bientôt il me donna à lire le manuscrit d'un roman dans lequel maints épisodes de ce combat revivaient de façon saisissante. Nous traduisions ensemble des poèmes. Et jusqu'en 1949 nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Malgré ses voyages et telle disparition forcée dans un établissement de l'État. Car il aura eu le rare privilège d'être emprisonné pour délit d'opinion par deux gouvernements successifs qui, tout en s'opposant sur la plupart des points, se sont trouvés pourtant d'accord pour persécuter et tenter de réduire au silence les écrivains. Le procès qui lui avait été fait en sa qualité de traducteur du « Retour de l'URSS » de Gide sous le régime de Horthy était bien, du point de vue même de ses accusateurs, d'une telle stupidité que celle-ci en masquait presque le caractère inique. Mais c'était un être intact qui, à peine sorti de prison, était venu me relater ses expériences de détenu, insistant plutôt que sur les privations qu'il avait subies sur l'esprit de solidarité qui s'était manifesté à tout propos parmi ses compagnons de misère. Aujourd'hui que les murs des cellules ont été renforcés et étendus jusqu'à la frontière, sera-t-il dit que la vengeance de ceux qui ne lui pardonnent pas sa fidélité aux idées qui ont inspiré le sens de son œuvre, parce qu'eux-mêmes ne cessent de les trahir, ira plus loin que la haine de ses anciens adversaires ? Même s'ils arrivent à briser dans son corps malade sa volonté agissante, ils ne réussiront pas à empêcher

que sa voix, même étouffée, ne parvienne, bien au-delà de nous qui en gardons présentes à l'oreille toutes les intonations, jusqu'à cette foule d'inconnus pour qui son nom, ses livres tournent au symbole, comme la statue bâillonnée du génie hongrois, au carrefour des peuples asservis.

Cet asservissement, cette tunique de Nessus collée presque sans interruption pendant le cours des siècles au corps de la Hongrie, combien de formes n'a-t-elle déjà revêtues ? Combien de générations, croyant pouvoir s'en débarrasser définitivement, n'ont-elles fait que la secouer provisoirement de leurs épaules, quitte à la sentir bientôt brûler aussi sur leurs flancs ? Est-ce Kassák qui me contredirait, lui que depuis la publication de « La vie d'un homme » je n'ai jamais vu se démentir, qu'il s'agît de son idéal socialiste ou de cette grande exigence qui caractérisait ses poèmes. Pas plus qu'à lui, je ne peux le demander à Illyés. Mais « Le peuple de la puszta » me répond à la place de ce dernier et aussi le souvenir de ces journées passées à Ozora, dans la familiarité des lieux et des êtres qui se sont trouvés à la source de son inspiration, de sa prise de conscience humaine et paysanne. Nous n'aurons plus l'occasion comme alors, il est vrai, de gravir ensemble la pente de cette colline du sommet de laquelle il aimait montrer à ses hôtes cette partie de la Transdanubie que, même à Budapest, il portait constamment dans son cœur. Qu'on ne m'accuse pourtant pas d'interprétation abusive si j'estime qu'en dépit de nos espoirs naïfs rien, pour lui non plus, n'a beaucoup changé dans ce paysage de vignobles, d'arbres fruitiers sur lesquels, à chaque instant de crise, il pose, j'en suis sûr, le regard de ses yeux bridés, rien sauf le nom qu'on donne à la peine des hommes.

On le voit, je trébuche plus que je n'avance. Trop de bustes mutilés gisent par terre. Comment les relever, les panser ? Où sont les mains qui tenaient jadis les pinceaux ? J'ai aimé mes amis peintres de cet amour émerveillé, un peu nostalgique, que j'ai toujours porté à leur art : ils étaient ce que j'aurais voulu être, en possession de ce don que rien n'égale à mes yeux et qui m'a été refusé. J'ai passé dans leurs ateliers des heures d'une incomparable richesse, d'autant plus riches qu'elles étaient volées à des occupations, des devoirs, des travaux, des plaisirs même qu'un homme plus raisonnable, plus soucieux de ses intérêts immédiats, n'aurait pas négligés. Je ne le regrette pas. Ce que je regrette, c'est de ne plus pouvoir venir m'asseoir dans cette grande pièce, au dernier étage de ce qui avait été auparavant une maison close, entre les murs de laquelle Imre Ámos et Margit Anna me sont apparus pour la première fois comme les élus, les messagers presque incestueux d'un univers entrevu en rêve. Le génie de sa

race, bien sûr, ce génie tourmenté, mystique et sensuel, habitait l'âme d'Imre à une profondeur telle que les moindres objets d'une nature morte, un vase, une pendule, le dossier d'une chaise s'illuminaient, comme ses figures, de sourdes lueurs qui les arrachaient à leur habituelle destination, pour en faire les signes d'un monde prophétique. Il peignait déjà, face à une glace sans tain, dont le cadre n'était qu'un trompe-l'œil, les apparitions de cet ange qui le guettait derrière le chandelier à sept branches et qui l'a rejoint, lui l'être le plus innocent, le plus étranger au mal, quelque part en Ukraine, à proximité d'un de ces champs de mine où c'était sa pauvre vie d'artiste juif qu'on le forçait à désamorcer.

L'autre dont je continue après quinze ans à éprouver la perte, comme reste sensible la cicatrice d'une blessure mal fermée, c'est István Farkas, sans cesse déchiré entre sa vocation de peintre et ses devoirs envers la grande maison d'édition, héritée de son père, à laquelle il a consacré tant de ses forces, les dernières années de sa vie. Nul n'a pu se vanter de le voir au travail. Quand il consentait à vous laisser pénétrer dans son atelier, on eut pu se croire dans le laboratoire d'un alchimiste se préparant pour la réalisation du grand œuvre, avec les bocaux bien rangés de ses couleurs en poudre et la présence, près du chevalet, de cette table roulante à la surface polie, vernissée qu'il utilisait en guise de palette. Mais il préférerait de beaucoup vous recevoir chez lui parmi l'amoncellement des toiles et des cartons de cet aristocrate vagabond et illuminé, hôte des asiles de nuit, Mednyánszky, qui lui avait donné ses premières leçons et auquel il avait voué un grand culte. Soudain il disparaissait. Un coup de téléphone vous appelait ensuite d'urgence pour un rendez-vous mystérieux à l'hôtel de l'île Marguerite. Là, dans une chambre qui était un de ses nouveaux refuges, toute la poésie automnale du parc s'étalait devant vous, fixée en touches légères, sur de grandes aquarelles qui devenaient alors, véritablement, le site de l'insolite. Mais nulle part peut-être n'apparaissait-il aussi typiquement lui que régnant en maître sur l'un des plus extraordinaires paysages de contreforts volcaniques, de prés et d'eau que j'ai jamais vus, à Szigliget, au bord du lac Balaton. Après, le déporté qu'il est devenu s'est enfoncé dans le brouillard qui nous a ravi tant de figures familières. Il est allé rejoindre ces personnages fantomatiques : vieilles femmes en capes et à chapeaux à brides, revenants d'un autre âge aux gants rouges qui peuplaient cet univers déjà hanté dont ses pinceaux, plus sensibles que la baguette du sourcier,

captaient à la profondeur du cauchemar les effluves pour en donner la traduction picturale.

Si je pouvais encore me glisser parmi les anonymes passants qui, sans rien y trouver d'extraordinaire, frôlent chaque jour les murs de ce grand immeuble qui fait face, du côté de Pest, au Pont de Chaînes, je trouverais aujourd'hui une place vide à la fameuse table, devenue symbolique, du café Gresham à laquelle il était plus difficile pour un artiste d'être admis que d'accéder à une gloire internationale : celle de Róbert Berény. Comme Aurél Bernáth dont le chef d'œuvre incontestable restera peut-être paradoxalement son livre de souvenirs à la saveur si prenante : « Ainsi vivions-nous en Pannonie », Berény n'a réussi que pendant de courtes périodes, entre 1920 et 1934 surtout et comme miraculeusement par à-coups, plus tard, à être, au sens absolu, le grand peintre qu'il était pourtant en puissance. Il fallait le voir, intérieurement tiraillé par le sentiment de sa double appartenance à la race juive avec laquelle il ne pouvait plus entièrement s'identifier et au peuple hongrois qui ne voulait pas de lui ; pour comprendre tout ce qu'avait de complexe sa personnalité. Mais à l'intelligence éclairée, un peu trop spéculative même, qui ne manquait à aucun des membres de ce petit groupe, Berény joignait de rares qualités de cœur et c'est cette noblesse innée, la rectitude de son comportement, une chaleur humaine communicative qui sont passées aussi dans son œuvre et lui donnent sa parfaite authenticité.

Quand Egry venait s'asseoir à cette table du Gresham, je ne me lassais pas de contempler avec un mélange d'admiration et de surprise ce visage sur lequel, à chacune de ses apparitions, des rides de plus en plus profondes dessinaient le diagramme, tout en zébrures, de ses paysages du Balaton. Il est mort comme il a vécu, solitaire, pareil à quelque gardien de phare qui, à force de guetter les horizons du lac, finit par se résorber dans cette symphonie de lumière et d'eau qui se jouait en plein midi sur ses prunelles. Quelle sagesse, quelle retenue et, en apparence du moins, quelle placidité au contraire sur les traits d'un Szönyi pour lequel la vue du Danube et de l'arrière-pays aux environs de Zebegény a représenté un motif inépuisable d'inspiration. Avec la venue d'Oltványi, plus amateur d'art que financier, la conversation s'animait encore entrecoupée des remarques moqueuses et des savoureux paradoxes de Pátzai, le sculpteur que, seul peut-être, un manque de foi aveugle, de naïveté a empêché d'atteindre certains sommets.

Béni Ferenczy ne fréquentait guère qu'accidentellement le Gresham, sur les pressantes injonctions de l'un ou l'autre des habitués et le lent, amoureux mûrissement de son œuvre ne devait rien aux discussions qui s'y donnaient libre cours. Notre amitié avait été immédiate, préparée de longue date, il est vrai, par celle qui m'unissait à sa sœur Noémi qui, bien avant le renouveau de la tapisserie en France, avait trouvé là une manière originale de s'exprimer. Ferenczy qui venait de passer plusieurs années en Russie était rentré à Budapest riche de nombreuses expériences artistiques mais aussi d'enseignements de toute sorte sur le plan humain et social et la générosité de sa nature, sa sensibilité affinée que de longues méditations sur les problèmes de son art, loin de la stériliser, avaient encore rendue plus vive trouvaient maintenant leur épanouissement. Après de patientes recherches dans le cadre desquelles le cubisme avait joué son rôle, il était parvenu au point où il pouvait tout se permettre. Sa tranquille audace se déployait aussi bien dans de petits bronzes, d'une plénitude de forme, d'une finesse d'exécution remarquables que dans ses dessins, ses médailles, ses figures pour des monuments funéraires, ou ses bustes. Tous étaient traités dans le même esprit de concision qui leur donnait leur valeur monumentale, avec la fermeté souveraine de l'artiste qui domine sa matière et se situe hors du temps.

Avec Márffy que je ne sais quel ostracisme tenait éloigné des amicales réunions du Gresham, tout se résolvait dans un éblouissant feu d'artifice pictural. Ses éclatantes visions de la Riviera italienne ne l'emportaient même pas en intensité suggestive sur telle nature morte de fruits, tel bouquet de fleurs, telle vue de son jardin, tant c'était en lui, dans ses yeux que la vraie fête des couleurs déroulait son cortège. Il était comme pénétré par toutes les richesses végétales éparses dans l'univers. De ses mains naissaient des aquarelles lumineuses, aérées, d'une fraîcheur aussi sensible que le duvet d'une pêche. Tirant, l'une après l'autre, tant de feuilles délicates de ses cartons, je ne savais plus où je me trouvais : dans son atelier ou en plein mirage. Márffy à qui des esprits chagrins reprochaient ce qu'ils nommaient sa légèreté, confondant lourdeur avec profondeur et laborieuse spéculation avec poésie !

Je n'en finirais plus si je voulais maintenant, dans ce qui commence à devenir un épais album de famille, mettre au-dessous de chaque portrait, de chaque instantané une annotation, une remarque. Force m'est donc de tourner rapidement certaines pages, de paraître oublier ceux que je n'oublie pas, qu'ils ne soient plus qu'une ombre, une signature au bas d'une toile, sur le socle

d'une statue, qu'ils continuent de vivre en Hongrie ou soient dispersés au hasard de ces violents tourbillons qui ont effeuillé à plusieurs reprises notre rose des vents.

Mais après Zebegény où je vois se profiler contre les maisons paysannes la silhouette de celle qui, tout un été, en fut la nymphe blonde, trempant son pinceau dans la brume miroitante de l'aube, après cette terrasse de Nógrádverőce surplombant le Danube où, comme dans un dialogue antique, j'entendais se répondre les voix des deux sœurs, des deux Muses, la pianiste et l'architecte, comment négliger, sur l'autre rive du fleuve, Szentendre et sa colonie d'artistes ? C'est là qu'un Czóbel, redevenu campagnard après son annuel séjour à Paris, obéissait à ce besoin qui était devenu de plus en plus profond en lui avec l'âge de reprendre contact avec son sol natal. Je savais bien qu'à chacune de mes visites quelque heureuse surprise m'attendait, qu'après avoir opéré avec une prudence avertie qui n'excluait pas une certaine fougue le dosage des bruns, des bleus, des verts, des pourpres qui allaient composer une fois de plus le fond de sa palette, il les aurait poussés ensuite jusqu'à leur extrême degré de concentration et serait parvenu à en tirer de nouveaux effets. Mais il fallait commencer par admirer dans le jardin les plus récentes plantations, partager son enthousiasme devant les carrés de légumes. Et la peinture ? Il se faisait prier, s'excusant d'avance. Il n'avait pas grand-chose de bon à montrer. J'allais être déçu. Enfin il s'exécutait comme vaincu par mon insistance.

J'ai ainsi vu surgir de l'ombre, dans la pièce dans laquelle il travaillait, ces figures comme pétries dans le limon de la terre, ces fruits dérobés à l'arbre de la science, rayonnant du feu intérieur auquel se reconnaissait leur essence. Troublante minute que celle où l'artiste, saisissant le tableau que, prudemment et comme pour se défendre contre sa propre curiosité, il avait retourné contre le mur vous met brusquement et se trouve lui-même en face de sa création. Haine et amour se disputent son âme. Et pour avoir, maintes fois, personnellement éprouvé ce sentiment complexe qui vous saisit, en ouvrant les pages toutes fraîches d'une revue, à voir tomber en poudre entre les rangs serrés des hostiles petits caractères d'imprimerie les ailes de papillon de ce qui fut vos rêves et vos idées, je laissais d'abord passer la première vague d'émotion, avant de poser, en signe d'acquiescement, mon bras sur l'épaule de l'ami. Alors, rassérénés, nous parlions d'autre chose, de sa dernière rencontre avec Braque, des quais de la

Seine ou de Mallarmé dont il gardait toujours les poésies sur sa table, à portée de sa main.

Ce geste inlassable du pêcheur qui jette son filet dans le vide de la nuit, combien de fois l'ai-je répété maintenant, pour en retirer quoi ? Comme lui, au lieu des poissons d'argent qu'il croyait déjà tenir, les écailles d'une lune dont le miroitement continue de le leurrer à la surface des vagues. Il m'a fallu dix ans pour apprendre à me satisfaire à peu près de tels mirages. C'est sans doute parce qu'auparavant j'avais été comblé. En amitié, en amour et certainement plus qu'en proportion avec mon seul mérite. J'ai même eu la chance de rencontrer sur ma route le génie. Aujourd'hui tout le monde s'est mis d'accord pour le reconnaître et lui rendre hommage. Il est bien temps ! Bartók habitait ces hauteurs dont plus d'un siècle auparavant les dieux antiques avaient aussi permis l'accès à Hölderlin. Un monde de pureté trop éclatant pour ceux qui restaient embourbés dans leurs conventions quotidiennes. Je n'ai jamais vu une telle noblesse sculptée en traits si clairs sur un visage. Et tandis qu'il me parlait de Debussy, du chant populaire, de ses recherches dans ce domaine en Transylvanie ou en Afrique du Nord, j'admirais, sans pouvoir en détacher mes yeux, son front, front sur lequel se concentrait, comme au sommet d'une colonne dorique, toute la lumière, la sérénité d'une intelligence à son solstice. Combien n'a-t-il pas fallu qu'ensuite on multipliât contre lui les avanies, les mesquineries auxquelles il était déjà en butte, sans que leur évocation provoquât de sa part d'autre réaction que la contrainte d'un sourire un peu amer, pour que le dégoût devant la tournure qu'avaient prise les événements l'emportât définitivement sur toute autre considération et qu'il se décidât pour l'exil.

Il semble bien que l'ingratitude soit l'unique récompense que les pays ne marchandent jamais à ceux dont ils tirent le plus de grandeur. Vivant, Bartók en a fait l'expérience. La consécration posthume dont il est l'objet n'a modifié en rien les données essentielles au problème. La mauvaise querelle déclenchée, il n'y a pas si longtemps, par d'actifs iconoclastes, autour de la question du formalisme musical suffirait, à elle seule, à le prouver. Même l'exemple de celui qui est aujourd'hui le plus grand nom de la musique hongroise, ne saurait être invoqué ici de plein droit, si je me réfère à l'impression que m'a laissée notre dernier entretien. Bartók aurait-il dû attendre d'être devenu un vieillard intangible pour que pleine justice lui soit enfin rendue ? Ce n'est pas devant les statues, même si c'est un vivant que, faute d'avoir réussi à l'abattre, on place

sur un socle, qu'il est méritoire de s'incliner. Et il ne s'agit pas ici de la seule Hongrie, ni des seuls musiciens auxquels je pense plus particulièrement, parce que je sais leur attachement à un idéal que Bartók incarnait de façon éminente et pour lequel ils ont lutté, comme lui, jadis, en ma présence. Il s'agit de tous ceux qui n'ont pas démerité. Quant aux autres, plutôt que de porter sur eux un jugement, il est préférable de les abandonner à leur sort.

Tout homme qui se souvient risque de voir se renouveler à ses dépens le mythe d'Orphée. Cette Eurydice, cette revenante d'un pays perdu, qu'on voulait serrer encore une fois dans ses bras, ramener au jour, à peine a-t-on achevé la dure montée qu'elle s'est évanouie : elle n'existe plus pour vous que dans les ténèbres. Que faire d'autre alors que de redescendre à sa suite, de se remettre à errer, essayant ici de forcer telle porte, là d'abattre tel pan de mur derrière lesquels se cache une aurore qu'on désespère d'atteindre. Ce tunnel n'a pas d'issue, on le sait. Comme d'un continent submergé, tout en tâtonnant, pas à pas, on s'attache pourtant à dresser la carte de ce qui vous en reste. Que de places où, sous les arbres, se dressent des silhouettes furtives auxquelles il devient de plus en plus difficile de donner des noms ! Y avait-il tant de rues auxquelles on tenait à cause d'un détail anodin, d'une odeur, du chatolement d'une rencontre lorsqu'à l'improviste un regard, deux mots échangés comme d'une rive à l'autre faisaient d'un cœur en apparence tranquille une mer démontée, gonflée de vagues qui venaient fiévreusement battre contre les murs ? C'est bien la même ville, la même lumière trouble au crépuscule, le long des quais, la même foule aussi de visages mais tellement changés. On voudrait les arrêter, tous ces inconnus familiers, mais ils ne vous voient pas. Alors on cite : « Etes-vous devenus sourds, vous qui continuez de vivre en moi, sans que rien ne puisse vous tirer de votre terrible indifférence ? » Ils sont passés sans se retourner. C'était la dernière tentative, le dernier appel. L'écho même ne répond plus.

FRANÇOIS GACHOT

Les fiancés posthumes

A Ili que j'aime cette nouvelle qui lui doit tout.

François

27 mai 42

Vers le milieu de la nuit, Raphaël ouvrit les yeux. Après avoir cheminé péniblement, depuis la veille au soir, parmi les défilés rugueux des montagnes, le train, brusquement, lui semblait-il, venait d'atteindre un col et s'était engagé maintenant à une allure vertigineuse le long d'une pente.

« Bon », réfléchit le jeune homme, « voilà le mécanicien qui devient fou. Ça va être drôle... »

S'appuyant du coude sur l'oreiller de sa couchette, il écarta le coin du store dont la vibration contre les vitres avait, peut-être, provoqué son réveil pour essayer de s'y reconnaître dans le chaos géographique des lieux. Peine perdue ! Des ténèbres sans lune envahissaient le paysage de toute part, confondant au sein d'une même masse informe ce qui pouvait être des arbres, des rochers, voire même des nuages. Seules, les flammèches qui s'échappaient de la locomotive pointillaient l'obscurité de vives lueurs que la nuit se hâtait de happer de nouveau dans son gouffre. A quoi bon, d'ailleurs, une certitude, le nom de quelque gare hurlée dans un de ces patois insaisissables dont les cheminots du monde entier détiennent le secret pour mieux dérouter les voyageurs ? Pourtant, quelque chose était certain: malgré de continuelles bouffées de fumée, l'air qu'on respirait avait cette légèreté, s'imprégnait déjà de cette saline saveur qui semblaient annoncer l'approche de la côte. La mer, d'ici cinq ou six heures! Une terrasse d'où le monde apparaîtrait chargé de richesses, à portée de votre main, dans le mouvement du port. Et l'oubli du temps, surtout, l'infini du ciel à perte de vue, sans le moindre rappel de votre vie d'homme... Un train qui venait en sens inverse bouscula les tranquilles méditations de Raphaël, une gifle glacée frappa à l'improviste son visage à demi sorti du présent et, tirant sur quelque chose qui lui parut être son manteau, il s'enfonça de nouveau, pour attendre le jour, sous ses couvertures.

La mer ! Il y avait combien de temps que Raphaël ne l'avait vue ? Vingt-deux vingt-trois ans peut-être ? Ce devait être le dernier été avant la mort de son père. Les jambes nues, les pieds chaussés d'espadrilles à semelles de

cordes, il courait sur les rochers avec les gamins du pays qui lui apprenaient l'art de dénicher dans les crevasses les gros crabes à la carapace rosée, les dormeurs. Vrai petit animal impétueux, insensible à la chaleur, à la fatigue, avec quelle joie presque sensuelle ne se vautrait-il pas dans le cratère brûlant des dunes, avant de se laisser rouler par les vagues ? Avait-il beaucoup changé depuis ce temps ? Outre quelques menues rides à l'entour des yeux, des rides qui ne s'apercevaient, d'ailleurs, qu'après les nuits de veille, l'âge l'avait gratifié de cheveux gris. Pour le reste, les expériences, les déceptions, l'argent, l'espèce de gloire, même, qui, vers la trentaine, s'était abattue sur lui à l'improviste n'avaient pu modifier les traits profonds de sa nature: une vitalité débordante, un goût, violent pour le plaisir, pour tous les plaisirs vulgaires ou raffinés du corps et de l'esprit que compensait, en revanche, une propension au moins égale au plus excessif désespoir.

Tel était, à trente-six ans, Raphaël Dor, architecte, collectionneur de beaux livres et de miniatures persanes. Ou, plutôt, tel avait été celui que toute une ville croyait suffisamment connaître pour ne plus avoir à le juger : fin, cultivé, moqueur, volage, mais capable pourtant de dévouement, aussi fermé à la rancune qu'il était vif et gardant jusqu'au fond de ses violences une faculté d'oubli qui le faisait passer de la colère au rire avec une rapidité presque scandaleuse.

Brusquement, les amis de Raphaël l'avaient vu se retirer de leur cercle. Du jour au lendemain, il avait refusé toutes les invitations, cessé de fréquenter les théâtres. Au café où, chaque après-midi, il passait une heure, entouré de celles qu'il appelait des libellules, sous prétexte que, sans jamais se poser, elles voletaient, vives et légères, au bord de son existence, sa table, à partir d'un certain mardi, était restée vide. Stupéfaites de cette absence, les cinq ou six premières danseuses du ballet quotidien des libellules avaient erré désesparées d'un groupe à l'autre. A qui viendraient-elles confier désormais, en même temps que leurs peines de cœur, leurs naïfs espoirs ? Se trouverait-il encore quelqu'un pour les aider comme Raphaël sans trop insister sur les rapports mi-fraternels, mi-amoureux qu'il entretenait avec elles ? Un immense désappointement avait rendu, quelques instants, touchante l'expression un peu égarée de leurs visages pâlis par les jeûnes forcés et les nuits blanches. Puis, prenant congé de la grande glace qui les avait vues, tant de fois, se livrer aux rites compliqués d'une entreprise de séduction à longue distance, elles s'étaient éparpillées à la recherche d'un consolateur moins décevant sur les boulevards.

Raphaël n'avait pas reparu. D'une ponctualité qui, dans le monde de l'à peu près, faisait toujours l'effet d'un reproche, il n'avait pris cette fois la peine d'expliquer son absence ni par lettre ni par téléphone. Ce n'était d'ailleurs pas qu'il fût malade. On l'avait vu. On l'avait vu, malgré l'hiver, marcher seul à travers les grands espaces dénudés qui bordaient le fleuve aux alentours des banlieues. Des cortèges de mouettes tournoyaient dans l'air glacé, accompagnant de leurs capricieux zigzags les pensées fugitives du promeneur. Raphaël leur lançait du pain. Il ne paraissait même pas désireux de se cacher devant les hommes. Quand un de ses camarades le rencontrait à l'improviste, il ne cherchait nullement à se dérober aux prescriptions de la politesse obligatoire. Deux, trois minutes, il acceptait de plaisanter sur le ton de la plus amicale confiance. Mais essayait-on de le retenir, de pousser plus loin l'entretien, d'obtenir rendez-vous pour un jour fixe, sa voix, soudain, se faisait mordante et sa poignée de main semblait vouloir anéantir l'importun : « Je regrette », se défendait-il en coupant court à toute explication. « Où peut-on me voir ? On ne peut pas me voir. Je suppose que tu ne prétends pas forcer un fantôme... »

D'ordinaire, il n'en fallait pas beaucoup plus. L'autre avait déjà tourné les talons. Raphaël, enfin délivré, secouait les épaules. Et maintenant, vers quelle nouvelle piste ?

Quelquefois, perdu dans la cohue des grands magasins, il semblait chercher du regard un objet introuvable à travers les comptoirs de tous les étages. Les petites vendeuses, habituées aux faux clients, les professionnelles du vol à la tire et du raccrochage s'y trompaient. Ainsi des sourires de connivence qu'il ne méritait pas et dont il se sentait pourtant à demi responsable montaient vers lui de pauvres figures auxquelles il ne savait que donner en échange. Il fréquentait aussi les quartiers des gares. Dans les salles d'attente, les halls, les buffets, sa haute silhouette, son pardessus de bonne coupe et surtout ses mains vides, seigneurusement gantées, de voyageur sans valises étaient devenues familières aux contrôleurs qui saluaient en lui le représentant d'une race à part. Errant parmi les apatrides, les réfugiés du mensonge, de la trahison, de l'ingratitude, quel parent s'obstinait-il à attendre, quel ami ou quelle fiancée, en route depuis cent ans et qui n'arriverait plus ?

Deux mois, trois mois avaient passé ainsi. C'est alors qu'à force de voir les affiches des compagnies rivales répéter leurs fallacieuses promesses et de respirer comme un remède spécial pour un asthme tout ce qu'il y avait de plus

particulier le mélange de fumée et de brouillard qui stagnait perpétuellement aux abords des grandes lignes, il s'était laissé séduire et avait acheté un billet.

Ce départ, ou comme il le nommait, cet appel, Raphaël se plaisait à y retrouver toutes les marques de ces mouvements contradictoires qui, à maintes reprises déjà, l'avaient lancé sur la voie la plus imprévisible de son avenir. Ses meilleures œuvres étaient sorties de pareilles crises. En pleine période d'indifférence, un mot, un geste, il n'en fallait pas plus pour donner à son exaltation le prétexte qui lui permettait d'atteindre à son comble. Il passait sans transition de la plus sévère chasteté aux excès d'une débauche qui paraissait absorber toutes ses forces, quitte à se résoudre, le lendemain, dans un grand élan spirituel, un besoin de pureté qui prenait l'aspect d'une rédemption. Tout ou rien. Les sentiments n'avaient de valeur pour lui qu'à la condition de revêtir une forme extrême, à chaque moment interchangeable. C'était là ce qui égarait, hommes et femmes, ceux qui l'approchaient dans l'idée qu'on pouvait facilement le percer à jour. Sa vérité n'était pas une, mais double, mais triple. Chaque nouvelle venue effaçait l'autre. Et derrière toutes ces figures de cire, il n'y avait qu'un Raphaël, le même Raphaël toujours, mais un Raphaël en qui tristesse et joie, violence, luxure, fidélité, depuis plusieurs semaines, prenaient la forme de l'absolu.

Pour une fois une aventure qui ne lui donnait pas, comme toutes les autres, l'impression de se regarder dans une glace. Où d'avance, il ne voyait pas la grimace de son désir se muer en celle de la moquerie pour devenir celle de la lassitude, de l'ennui, qu'estompait enfin ce large sourire qui était celui de la délivrance. Si Raphaël avait souvent eu l'illusion qu'il aimait, qu'était-ce alors que cet amour ? Un amour qui, au lieu de mener vers la facilité, vers les distractions, l'en éloignait, le conduisait tout droit vers une route qu'il n'avait jamais l'habitude de suivre bien longtemps. Il continuait pourtant d'avancer. Habitudes, manies, voilà que son égoïsme d'enfant gâté, ses vices mêmes se détachaient de lui tandis que doucement, d'abord, puis toutes ensemble, dans un vacarme de dominos qu'on renverse, s'abattaient les façades vieilles des lieux familiers, mangés par un tunnel qui grossissait, grossissait devant ses yeux, avant de l'engloutir en pleine solitude.

*

Selon les prévisions de l'indicateur, le train aurait dû entrer en gare à sept heures et demie.

Raphaël s'étonna de se retrouver seul, allongé quelque part en plein désarroi, dans cet état voisin de l'hébètement qui succède à un brusque changement d'altitude.

Instinctivement, il porta la main à sa poitrine.

À la dernière minute, il lui avait semblé que l'express, par suite de quelle erreur d'aiguillage, avait foncé en trombe hors de ses rails, brûlant sans s'en rendre compte une grande station. Brûlé au sens réel du mot. Le temps d'apercevoir une plage garnie de parasols jaunes au tournant de la voie et Raphaël s'était senti transporté au sein d'un flamboiement magnifique. Dans l'apothéose du soleil à son couchant, des passerelles démentes avaient dressé leurs arches à la manière de bras. Des palmiers de trente mètres de haut, des tours, des constructions d'acier, toute une architecture de torches colossales d'un coup s'étaient muées en gerbes, tandis qu'avec un bruit de cataclysme, le ciel s'ouvrait de haut en bas, entraînant tout ce qui restait encore à Raphaël de conscience dans cette déchirure.

Il n'avait plus rien su. Sa première pensée, au sortir de cet état, fut qu'il était devenu aveugle. Vivant, miraculeusement sauvé, peut-être, mais condamné dorénavant à ne plus rien voir qu'en rêve, par la force de l'imagination, ou tout au plus, à travers le halo du souvenir. Et comme chaque fois qu'une grande menace avait plané sur son avenir, plutôt que d'attendre, il avait pris d'avance son parti de ce qui pourrait l'atteindre. Il allait se résigner à son nouveau sort lorsqu'en remuant le bras, il crut discerner quelque chose comme l'indice, le reflet d'une lueur, une palpitation d'espoir dans les ténèbres. Son bracelet-montre ! Le cadran phosphorescent brillait doucement, indemne comme la vie du jeune-homme, avec le battement sourd, précipité du petit cœur fragile contenu dans le boîtier. Mais c'était un cœur fatigué, une montre à bout de souffle. Le tic-tac, le premier, cessa. Une ou deux secondes, le cadran essaya de résister, lança un feu, une flamme qui n'était plus que la transparence d'elle-même. Puis plus rien. Alors Raphaël commença à se douter. Comme une étoile qui avait cessé depuis longtemps de scintiller, mais nul ne le savait parmi les hommes, il avait été pendant quelques minutes ou peut-être quelques siècles, comment le découvrir, le messenger d'une illusion, le transfuge d'un miracle qui n'existait déjà plus, sauf dans l'univers des apparences. En lui, sur lui, ce qui venait de s'éteindre, c'était la dernière lumière qui eût éclairé le monde.

Précautionneusement, avec des gestes dont la gaucherie remontait à travers ses membres du fond des âges, d'une époque où tel un animal préhistorique, un

mineur, un scaphandrier, soudain ressurgi à la surface, il devait tâtonner pour accomplir le moindre mouvement, il essaya de se relever, y parvint et constata que rien ne l'empêchait plus de se mettre en route.

Il n'hésita même pas sur la direction qu'il devait suivre. Dans l'univers dans lequel il se sentait maintenant engagé, les anciennes notions paraissaient avoir soudain fini de jouer. Ni droite, ni gauche, ni arrière. Distances, épaisseur, étendue, ces concepts usés s'étaient résorbés dans le grand tout qui, privé de formes et de couleurs, lui semblait receler néanmoins des milliers de prodiges. Il entra en plein dans la nuit.

C'était bien la nuit, la nuit sans lampadaire, sans bec de gaz, sans réflecteur, telle que Raphaël savait depuis longtemps qu'elle devait se cacher quelque part et que dans une sorte d'indistincte prescience, il l'attendait. L'avait-il assez souvent cherchée au cours de son enfance ? Dans le brouillard, à la campagne, au fond d'une caverne, parmi les stalactites, au hasard d'une excursion en montagne, quelquefois même, en ville, à la faveur d'une panne d'électricité ou de cette terrible pluie d'orage qui avait inondé, outre les caves, les centrales des usines, transformant, à huit heures du soir, les avenues luisantes en de gigantesques canaux sur lesquels erraient des ombres muettes. Mais toujours et partout il y avait eu quelque bougie qu'on tirait d'une armoire, quelque allumette qu'on faisait prendre sur la semelle des chaussures ou le carrelage d'une cuisine, quelque veilleuse, quelque lampe de poche, quelque ver luisant, un quartier de lune qui tirait parti de la déchirure des nuages et, tout de suite après, comme un remords, le retour de l'aube, l'annonce d'un nouveau jour.

« Cette fois, cette fois-ci » murmura tout bas Raphaël. Il songea brusquement qu'il n'avait plus de valise. Sa valise, il fallait le croire, s'était subitement volatilisée, en même temps que le nécessaire qui contenait son rasoir, ses brosses et peut-être tous les voyageurs, alignés parallèlement lui dans les boîtes vernies des sleepings, ces sortes de tombeaux provisoires, emportant les dormeurs vers quel destin, au-dessus des rails. Mais comme si cet allègement matériel n'avait été chez lui que la marque d'une libération analogue dans les autres domaines, il se sentait, pour ainsi dire, soulevé par une force qu'il s'expliquait mal, après l'impression d'étouffement qu'il avait éprouvée pendant les semaines précédentes. Quelque chose venait définitivement, lui semblait-il, de l'arracher à toutes les contingences, les obligations et jusqu'à la pesanteur sans laquelle la vie, la moins conventionnelle même, ne parvenait pas à s'exercer d'habitude. Il n'y voyait

pas. Il avait beau faire attention. Aucun bruit, ni lointain, ni proche, pas même le bruissement d'une feuille ou le crissement d'un caillou sous ses chaussures ne parvenait à ses oreilles. Jusqu'à la matière indéfinissable de ce qu'il continuait d'appeler le sol, mais qui n'était ni route, ni sentier, ni tapis de mousse et néanmoins continuait de porter ses pas, qui se dérobaient à toute évaluation, toute analyse. Pourtant, de même qu'un homme qui marche les yeux fermés, au fil d'un rêve, est capable de changer de trottoir, de passer des ponts, de gravir des pentes dans son sommeil, Raphaël avançait sans gêne à travers cette masse d'obscurité qui se défaisait comme une brume sur son passage. Et il n'était pas jusqu'à la complicité de ce silence qu'il n'interprêtât comme un signe, le signe que ce dépouillement, cette solitude n'étaient que la préparation de ce qui allait venir.

Depuis plus de quinze ans, Raphaël avait été exclusivement l'homme des villes. Lorsqu'il quittait son appartement en été, c'était au profit d'une villégiature à peine plus agreste, chambre d'hôtel avec salle de bain dans une grande station balnéaire ou quelque capitale de l'art qui pouvait lui assurer les mêmes plaisirs, le même mouvement des rues et, pour ainsi dire, le spectacle de la même foule qu'en hiver, à cette différence près qu'il y avait abondance de toilettes claires et que la beauté des femmes s'y faisait, en quelque sort, plus sensuelle et plus libre. Son repos, pour le satisfaire, pareil en ceci à son travail, avait besoin de s'incorporer à cette présence grouillante des hommes qu'accompagnait le bruit des autobus et des tramways et qui ne s'épanouissait véritablement, à ses yeux, qu'à l'ombre des hautes maisons. Fallait-il croire, cependant, qu'à force d'avoir erré parmi les quartiers de misère et de plaisir, d'avoir guetté sur les corps abandonnés de ses partenaires de rencontre, à travers les lueurs artificielles de l'ivresse, du vice ou de l'ennui, ce moment unique où elles se révélaient à sa tourmentante manie de la connaissance, ce parfait citadin, ce noctambule avait gardé un sens subtil de l'orientation ?

À quelque chose comme un battement d'aile contre sa paupière, il sut que le moment était venu et une vague de joie, mais d'une joie qui n'osait pas encore se donner libre cours, qui était toute barbouillée d'angoisse, s'épancha au fond de sa gorge.

« Jelka », s'écria-t-il, avant même de sentir l'approche de la jeune-fille.
« Jelka ! Enfin, que je te retrouve ! Où étais-tu ? »

Au lieu de la voix chantante aux intonations parfois gutturales, ce fut la pression de la main qui lui répondit. Les doigts déliés et forts s'enlacèrent aux siens comme jadis, comme il avait mal, depuis des semaines, d'y penser.

En même temps, comme si quelque rayonnement intérieur eût éclairé les traits de la jeune fille, Raphaël crut la voir. Il retrouva sur le visage tout ce qu'il y aimait : l'intelligence du front haut, encadré par les cheveux aux reflets mordorés, le modelé des joues et du menton, la ligne des lèvres entrouvertes sur l'éclatante blancheur des dents et surtout, surtout, tranchant avec l'épaisseur des sourcils noirs, la bouleversante eau verte du regard, ce murmure, cette chanson magique d'une source à son réveil.

Aussitôt, comme au sortir d'un songe, les paupières de Jelka se mirent à battre. La merveilleuse caresse des yeux glissa sur la figure du jeune homme.

« Où j'étais », balbutia-t-elle, en paraissant chercher ses mots, « je crois que j'étais morte ».

« Morte », essaya de réfléchir Raphaël. Il l'avait rencontrée, au début de l'hiver, dans un bal. De quoi avaient-ils parlé toute la nuit, tournant aux sons de cet orchestre qu'immédiatement ils avaient cessé d'entendre ? Peu à peu, la foule des danseurs s'était retirée, si bien qu'à l'aube ils s'étaient trouvés seuls, d'accord pour toute une vie, leur semblait-il, glissant sur le parquet ciré de la grande salle et suivant le rythme d'une musique inexistante comme dans un rêve.

Pendant trois jours de suite, en cachette, ils s'étaient rencontrés dans les uniques lieux sûrs que la jalouse, que la trop nombreuse et trop célèbre famille de la jeune fille ne fréquentait pas. Grelottant de froid, ils avaient fait face à l'ennui de la plus gigantesque composition historique du monde avec trompe-l'œil, vrais matériaux de mise en scène théâtrale, dans un bâtiment en rotonde qui ressemblait à un cirque. Et les guerriers nomades, les troupeaux de buffles, les corps nus des femmes échevelées, avaient été témoins de cette tendresse qui déjà, dès que leurs bras se frôlaient, battait aux vitres de leur âme, ne savait plus où se poser. Puis il y avait eu le musée de cire avec ses horribles floraisons de monstres, ses miracles anatomiques et ses cadavres de chefs d'état, raides, embaumés d'avance, un peu noircis par la poussière et tels que la postérité les enfouirait bientôt dans l'oubli. Mais, partout, Jelka souriait, s'abandonnait à la confiance, avec ce mélange d'instinctive réserve et d'audace qui plaisait tant à son compagnon et l'émouvait jusqu'aux larmes. Il n'était pas jusqu'à ce cimetière de banlieue où, sous prétexte qu'elle était peintre, sa famille avait

envoyé la jeune-fille refaire les lettres d'une inscription funéraire que la pluie avait délavée qui n'eût été complice de leur joie. Dans le tramway qui les ramenait vers la ville, elle s'était soudain penchée vers lui : « Jako te ljubim ». C'était la première phrase serbe qu'elle prononçait devant lui, la première allusion au pays où elle avait passé son enfance. « Répète », lui avait-elle dit sur un ton brusquement devenu grave. Raphaël, de peur de l'oublier, lui avait fait marquer la phrase sur son carnet, au-dessous de la date. Rien ne lui permettait de se douter pourtant que ce dût être là leur dernier souvenir et qu'elle venait de lui confier une sorte de mot de passe.

Combien de fois, depuis, Raphaël n'avait-il pas prononcé la phrase mystérieuse pour en essayer la vertu magique ? Il s'était appliqué à retrouver l'accent qui lui évoquait la personnalité la plus secrète de la jeune-fille. Rien n'avait servi. Aucune incantation, aucun rite superstitieux.

« Tu te rappelles », continua-t-il. « Nous avons rendez-vous dans ce café que fréquentaient les réfugiés allemands et slovaques, les courtiers marrons et ce grand jeune homme pâle qui arpentait d'un pas nerveux la salle en offrant des bas de contrebande aux clients. Je t'attendais, le regard fixé sur la porte vitrée, le cœur plein de haine pour chaque nouveau venu qui me causait une fausse émotion. »

« Oui. Et pendant ce temps-là, j'avais la fièvre. La veille, j'avais dû prendre froid au cimetière. Je ne savais pas que j'allais mourir. J'essayais de te rejoindre ; je changeais de tramway, je me débattais contre la neige. Mais, c'est drôle, j'avais beau courir, j'avais l'impression que je n'avançais pas. Ce qui me rendait surtout triste, c'était que tu pourrais croire que je ne t'aimais plus... »

Tous les deux s'étaient remis à marcher. Raphaël avançait du même pas que la jeune fille. Un sens mystérieux, surnaturel lui permettait sans lumière de l'apercevoir, de discerner, à mesure qu'il lui contait son désespoir, son attente, ses recherches, les mouvements plus ou moins vifs des paupières, la lente coulée sur lui du regard avec sa fraîcheur de menthe.

Comme tout était devenu simple, soudain. Paroles qui contenaient exactement le poids de la signification qui s'y attachait, gestes que rien ne distrairait plus de leur destination et cette immense perspective d'un avenir que ne menaçait aucune restriction d'aucune sorte.

« Je t'ai cherchée partout », avait repris Raphaël, « Si j'avais su... »

« Quelquefois », expliquait Jelka, « tu étais tout près de trouver. Mon cœur battait, je te faisais signe. Je criais ton nom dans toutes les langues. Je tentais de

glisser des mots serbes dans la vitesse de ta pensée pour l'arrêter. Tu ne m'entendais pas. Jamais, je n'aurais pensé qu'il fut si difficile de se faire comprendre...

« Oh ! Jelka ! » s'exclama soudain Raphaël, « si je ne sentais pas sans cesse ta main contre la mienne, je ne croirais pas que c'est vrai. Dis-moi que c'est sûr, que je ne rêve pas, que je ne vais pas me réveiller sans toi, tout à l'heure. Promets-moi que jamais, jamais plus tu ne me quitteras ! »

La jeune fille se serra contre lui : « Tu te souviens, toi qui craignais de vieillir plus vite que moi. L'âge sans âge, maintenant, tu sais ce que c'est. Ne t'inquiète pas, je suis ici. Veux-tu encore une autre preuve ? »

D'un geste brusque, Raphaël l'avait saisie dans ses bras. Frissonnant presque d'angoisse, tant la longue attente l'avait rendu méfiant, il parcourut de ses lèvres le visage de son amie jusqu'à la minute où la jeune bouche entrouverte lui communiqua sa chaleur, son souffle dans un soupir qui lui répétait « Je », la seule syllabe qui contînt tout, qui était promesse et assurance en même temps.

Alors, il sembla vraiment à Raphaël que l'impossible n'existait plus.

« Viens » dit Jelka, en l'entraînant de nouveau, « nous sommes tout près ».

Près de quoi ? eut envie de demander le jeune homme. Nous sommes ensemble. Qu'ai-je à souhaiter ? Mais il n'eut même pas besoin de poser sa question. La réponse de son amie l'avait devancée.

« Viens. Il y en a beaucoup comme toi, comme moi, comme nous étions hier, encore, qui attendent. C'est à nous de leur dire le mot vrai. Penses-tu que si nous nous étions moins aimés, l'épreuve aurait été si courte. Tiens, on dirait qu'ils savent déjà. Les entends-tu ? »

Il y avait des chants et des cris. Rien n'était plus étrange que ce grondement confus qui, venant de partout et de nulle part à la fois, bruit d'orage de piétinement, de troupeau en marche, rendait la nuit palpable et comme vivante. Et soudain, Raphaël et Jelka se trouvèrent en plein dans le remous, mêlés aux autres et pourtant mystérieusement protégés, avançant d'un pas égal au milieu des hommes-ombres, entre les fantômes des maisons toutes droites, confondues déjà avec le ciel. Mais, dans les rues noires, des groupes couraient. Les premiers avertis parmi la foule avaient été les travailleurs pour lesquels les sirènes des fabriques ne siffleraient plus et ils se hâtaient de porter la nouvelle aux prisonniers, défonçant des portes, arrachant la grille des casernes, pénétrant

vainqueurs partout là où, quelques minutes plus tôt, encore, l'ordre ancien avait régné.

Aurait-on pu croire qu'il y en avait tant ? Chômeurs dont le misérable cortège avait été repoussé si souvent par les agents hors de la ville, jeunes filles et jeunes garçons évadés de tous les bagnes, peuple obscur d'hommes et de femmes en qui grondait sourdement la révolte, il en arrivait maintenant de tous les faubourgs et l'obscurité ne les gênait pas. Au contraire, ceux qui portaient des vêtements déchirés n'avaient plus besoin de sentir leur pauvreté comme une injure corporelle. Ceux qui ne sortaient d'habitude qu'en rasant les murs osaient s'écarter enfin des trottoirs, gagnaient le milieu de la chaussée. Les boulangeries et les magasins d'alimentation étaient pleins de gens qui avaient eu faim. D'autres qui n'avaient pas couché depuis longtemps dans des lits envahissaient les hôtels et se glissaient, tout habillés, entre les draps.

Cependant, seuls, peut-être, de toute cette foule, Jelka et Raphaël avaient oublié qu'au cours de leur vie, ils avaient eu faim et soif, qu'ils avaient connu souvent, outre la fatigue, de grands désirs insatisfaits. Ils ne souhaitaient plus rien.

Comme ils arrivaient à l'entrée de quelque chose qui avait dû être un parc, car l'odeur de l'herbe fraîche parvenait à leurs narines, ils entendirent une sorte de musique plaintive. C'était un petit mendiant, un tzigane, qui continuait de jouer, tout endormi, sur son violon fêlé les airs qu'aux soirs d'été ses frères répétaient en s'en allant rejoindre, dans leurs smokings miteux, les cafés où ils avaient leur engagement. Il jouait terriblement faux. Raphaël lui jeta tout ce qui lui restait de monnaie. Aussitôt, comme s'il n'avait attendu que cette aumône, l'enfant s'arrêta. Les deux promeneurs traversèrent alors des pelouses, des bosquets.

« Je crois que nous y sommes », murmura Jelka. « Prends garde. Ne leur fais pas peur ! »

A eux deux, ils soulevèrent le lourd battant du grand portail et toute la barricade de l'enclos tomba, comme un château de cartes, à leurs pieds.

Tant que dura le défilé, Jelka et Raphaël restèrent immobiles. Enlacés, bercés par une joie indicible, ils sentaient, de temps à autre, la caresse d'une langue râpeuse contre leur poignet, le contact d'un pelage soyeux, d'une toison qui les effleurait : les animaux redevenus libres.

Il ne restait plus rien. Jelka pencha la tête sur l'épaule du Raphaël :

« Allons jusqu'à la mer ! Nous prendrons la barque et je te montrerai où se trouve l'île. Quand je pensais à toi, quand je peignais, jadis, c'était toujours l'île que j'espérais découvrir. Maintenant, je sais. Je suis heureuse.

Les pins, les eucalyptus, les tamaris, les plantes grasses n'avaient pas encore perdu la chaude senteur de la terre. Longuement, ils s'enivrèrent de ce parfum. Après, commençaient les dunes. Le sable céda sous leurs pieds nus. Une petite vague mouilla leurs jambes jusqu'au genou. La barque, comme Jelka, l'avait prédit, les attendait, toutes voiles dehors. Le vent se leva. Ils ne surent plus s'ils s'étaient endormis l'un contre l'autre sur les cordages ou s'ils parlaient.

FRANÇOIS GACHOT

Le masque

A Ili en témoignage de constant amour cette nouvelle écrite en pensant à elle

F.

Juillet 42

Sitôt passé le viaduc, le soleil avait reparu. Tandis que du côté fenêtre du wagon, les montagnes accrochaient encore des bouts de nuages, du côté couloirs, la mer, soudain devenue verte, scintillait, sa bordure d'écume retroussée par le vent du large. D'un fouillis de fougères et de grès rouges, une cascade jaillit pour se perdre plus bas entre les feuilles. Des statues se dressèrent au fond d'un jardin. Dans un champ d'œilletons une jeune femme qui portait un arrosoir s'immobilisa, au passage du train, les bras nus.

Germain Veuil referma son livre et le glissa dans la poche de son manteau. Depuis un bon moment, d'ailleurs, il ne faisait plus que semblant de lire, les yeux perdus dans une lointaine rêverie qui s'adaptait aux formes mouvantes du paysage. Quatre heures. Une quinzaine de minutes à peine et il arriverait. De l'amas confus des rochers qui surplombaient le golfe à cette distance, la silhouette d'une ville se dégageait peu à peu. Des étages de toits grimpaient à l'assaut d'un rempart. Tout en haut, si haut qu'elle paraissait ne plus rien avoir de commun avec le sol, une grande masse blanche, hôtel ou palais, miroitait dans une brume incandescente. Un tournant de la voie fit, à cet instant, basculer tout ce mirage. Quand Germain qui s'était levé pour examiner s'il n'oubliait rien dans le filet reprit sa place, les premières maisons du port disparaissaient presque sous l'abondance du linge tendu, claquant comme les voiles d'un navire en partance. Et dans un désordre d'escaliers, de ruelles à pic, de terrasses, il aperçut encore une énorme borne d'un brun délavé : le phare. Puis l'express s'engouffra sous le tunnel.

Sans se presser, Germain suivit le porteur. Une fois débarrassé de ses valises, son bulletin de bagage confié au chauffeur de l'hôtel, il eut l'impression de se reconnaître à quelques trente années de distance. Il pouvait avoir alors sept ou huit ans. De quel voyage revenait-il avec ses parents, de quelle soi-disant partie de plaisir qu'immanquablement l'humeur irritable des siens, l'intransigeance de leurs principes avaient transformée, dès le départ, en la plus atroce des corvées ? Toujours est-il qu'à la nuit, dans une gare qu'il

n'était jamais parvenu par suite à localiser, la nécessité d'attendre une correspondance l'avait jeté au milieu d'un groupe d'enfants qui jouaient à cache-cache derrière des tonneaux. Deux garçons de son âge, une fillette un peu plus grande dont les boucles volaient si joyeusement autour de son frais visage que Germain s'était lancé comme un fou dans la partie. Pourtant la solitude n'eût elle pas mieux valu pour lui que cette révélation, cette subite brûlure au front et aux joues lorsque dans l'ombre, fier encore de ne pas s'être fait découvrir, il avait entendu de la bouche de la petite fille cette phrase : « Il est si laid. Ne le cherchons pas ! »

S'il n'avait pas tout de suite éclaté en sanglots c'est que la crainte d'augmenter encore sa laideur par ses larmes avait été la plus forte. Dès que les enfants s'étaient éloignés, sans souffler mot, il était allé reprendre sa place entre son père et sa mère, sur le banc. Ces derniers n'avaient pas levé le nez de leur journal. « Tu t'es bien amusé ? » avait demandé l'un. « Ils sont gentils ? » avait interrogé l'autre. Jamais Germain n'oublierait la désolation de ce quai le long duquel des hommes de service en salopette, noirs de fumée ou de cambouis, accomplissaient, on ne savait quel rite, dans le balancement de leurs lanternes. Il se découvrait seul de son espèce, marqué d'un sceau que rien, où qu'il allât, n'effacerait. Et toute la détresse du monde avait roulé au fond de sa gorge.

Depuis, il avait un peu appris à composer avec sa laideur. S'y était-il jamais résigné ? Au lycée, pourtant, sa figure ingrate aux traits fortement marqués, son large front bombé, la pâleur de ses joues maigres ne l'avaient pas livré plus spécialement que d'autres aux taquineries de ses condisciples. Quelques sobriquets, quelques rebuffades, il n'y avait rien là de bien grave pour qui ne se fût par avance senti touché, désigné, lui semblait-il, pour servir tout naturellement de cible à la commune dérision. Parfois la lecture, le travail avaient l'air de le consoler. Mais, après quelques semaines d'effort, il rejetait livres et cahiers ; la satisfaction qu'il en tirait ne serait jamais pour lui qu'un pis-aller, un remède tout juste apte à l'endormir tandis que les vraies joies se trouveraient éternellement ailleurs, s'éloignaient de lui.

Longtemps, il avait cru que le monde des femmes lui resterait fermé. Il avait fait partie de ces adolescents dont toute l'audace consiste à suivre à travers un désert de rues hostiles l'objet inaccessible de son désir et dont une atroce jalousie trouve sa nourriture à chaque carrefour. Plus tard, déniaisé mais torturé par l'impossibilité de séparer du domaine de la chair celui de l'âme, il avait

connu pire : son attente, il le savait, ne pouvait sombrer que dans le désespoir. Néanmoins, il revenait toujours à la charge. Aucune certitude, celle de faire fausse route, de courir droit à la souffrance, de tendre à l'insoluble ne parvenait à le retenir de s'abandonner sans réserve à un élan qui, bien vite, se changeait en une démoniaque possession. Cinq ou six grandes crises, grandes par la forme du tourment qu'il s'était infligé, avaient traversé ainsi son existence sans le guérir, sans qu'il en eût tiré même quelque autre profit qu'une meilleure connaissance de ce qu'il était en droit d'escompter. Désormais, il ne risquait plus de s'illusionner sur la part qui lui avait été de tout temps, sans doute, dévolue : celle d'un homme absolument lucide et malheureux.

Il sortit dans la cour de la gare. Une dévorante lumière, insolite pour la fin de février, transformait la petite place en décor. Du côté de la ligne de chemin de fer, une barrière blanche en bois marquait la limite d'un univers déjà révolu. En face, les terrasses d'un café offraient l'assortiment de leurs fauteuils de rotin qu'un hardi badigeon bleu et jaune habillait en tenue d'opérette. Et l'escalier que doublait une rampe par où montaient et descendaient les voitures ne devait servir que pour l'entrée en scène de figurants chargés de tranquilliser le voyageur à son arrivée, comme l'arrière-plan de maisons plates qui se prétendaient des pensions de famille, malgré l'irréalité de leurs balcons de dentelle.

Sans céder à la sollicitation pressante des vieux cochers de fiacre, à demi statufiés sur leurs sièges, Germain choisit le trottoir de gauche d'une avenue qui paraissait mener vers la ville. Puis, levant la tête, il reçut comme un soufflet l'écrasante caresse d'un magnolia.

C'était toujours ainsi pour lui, le premier moment de surprise. Mais, à mesure qu'il poursuivait sa marche, il lui sembla que les arbres ici ne l'accueillaient pas mal. Ne savaient-ils pas ? Certes, en vieillissant, Germain avait cependant fait quelques progrès. D'abord, pour prévenir tout malentendu, il parlait immédiatement lui-même de sa laideur. Il avait remarqué aussi qu'à l'afficher presque il arrivait, aux yeux des autres du moins, à la rendre moins gênante. Tandis que jadis, il avait essayé de la dissimuler sous des vêtements sans forme, usagés, sous toutes les apparences de la modestie, il l'habillait maintenant de belles étoffes, de chemises et de vestons d'une coupe impeccable. Grâce à l'avarice de son père, il avait été élevé dans l'idée qu'à la mort de celui-ci rien n'avait chance de lui revenir. Orphelin, il s'était trouvé à vingt-quatre ans riche, indépendant, un peu abasourdi par ce changement de

fortune. L'habitude d'en profiter n'était venue chez lui que vers la trentaine. Il dépensait le plus clair de ses revenus en l'achat de ce qu'il appelait ses petites consolations : éditions rares, dessins ou disques. Puis quand son mal devenait par trop intolérable, il le promenait.

Sans doute, songeait-il cette après-midi, en débouchant sur un large boulevard planté d'ormes, le spectacle qu'il offrait dans son complet gris de voyage, avec sa cravate bleue à pois rouges, n'offrait-il rien de trop offensant puisque sur son passage aucun enfant ne s'était retourné. Pourtant, personne ne le connaissait, n'avait eu le temps de s'habituer à l'expression un peu forcenée de son visage dans cette ville que son double caractère maritime et montagnard, sa réputation de légèreté, mais aussi d'ancienne et haute culture lui avaient désignée comme étant la plus propre pour oublier. Ah, s'il pouvait être vrai qu'il parvînt jamais à se perdre complètement dans la foule, à se perdre lui-même de vue au point que son passé fût définitivement aboli. Mais non, ne plus y penser quelques minutes, connaître, quitte à le payer cher ensuite, ce complet désintéressement, ce total relâchement de tout son être qu'il imaginait semblable à ces merveilleuses secondes d'inconscience que certains de ses amis prétendaient goûter dans l'amour et qui lui avaient toujours été refusées comme une récompense au-dessus de son destin, là se bornait le profit auquel il pouvait rêver d'atteindre. Et même, lorsqu'on s'appelait Germain Veuil, n'était-ce pas beaucoup exiger ?

Il en était là de ses réflexions lorsque la surprise le fit tressaillir. Trois masques, une folie et une pierrette qui donnaient le bras à un arlequin traversaient la rue au milieu des bicyclettes et des autos en chantant. De vrais masques ! Il y avait combien d'années que Germain n'en avait pas vus ?

Il se souvenait des grandes cavalcades qui, lorsqu'il était enfant, défilaient, musique en tête, sous ses fenêtres. Quand le temps était assez beau, il avait le droit d'aller avec sa bonne voir de la terrasse d'une propriété de campagne tous les participants de la fête noyer le Carnaval dans le fleuve au milieu des cris de joie. Cette nuit-là, il ne pouvait pas dormir. Le bruit des pétards, des chansons, le rythme lancinant des tambours de basque qui indignaient son père comme la manifestation d'une insupportable vulgarité, provoquaient, au contraire, en lui une exaltation difficile à contenir. Il aurait voulu se lever de son lit, participer à l'allégresse générale, cesser d'être éternellement spectateur, séparé des communes réjouissances par toutes sortes de barrières infranchissables. Naturellement, le droit de se costumer lui était refusé d'avance. Bon pour le

peuple ou ce qu'on nommait chez lui les cabotins. Lorsqu'à l'aube, il parvenait pourtant à s'assoupir, d'étranges, de merveilleuses figures, des créatures mi-filles mi-fées sautillaient, en faisant tinter les grelots de leurs coiffures et de leurs marottes, dans ses rêves. Plus tard, la tradition de pareils divertissements s'était perdue. Et puis, surtout, il n'en avait plus le goût.

Les trois masques passèrent près de lui. D'autres, plus nombreux à mesure que la journée s'avancait, envahirent les trottoirs. Au lieu de se diriger vers son hôtel, après être descendu jusqu'à la mer, Germain se laissait aller à une flânerie sans but. Ou bien sa promenade n'était elle pas aussi privée de sens qu'il voulait bien le prétendre ? Il courait après les masques. Chaque groupe, comme au temps de son enfance, lui causait à la fois une sorte d'envie et de frayeur. N'était-ce pas ridicule ? A quoi pensait-il ? Mais, tout de suite après, l'appel se faisait de nouveau entendre. C'était une course grisante ; il craignait, il ne savait au juste quoi, de ne pas en voir assez, de laisser échapper l'occasion. Jusqu'à la minute où, la nuit étant déjà tombée, il se trouva en face d'une réclame lumineuse : location de masques et travestis en tout genre. À ce moment, une grande sueur froide le parcourut. Il crut qu'il faisait-demi tour, qu'il s'enfuyait, délivré de sa hantise et il entra.

Successeur de son père à la tête de trois conseils d'administration, Germain avait l'habitude de la parole. De sa gorge, rien ne sortit qu'un incompréhensible bafouillage si bien que la propriétaire du magasin dut lui faire répéter sa question. Un peu calmé, il rapprocha son actuelle émotion du trouble qu'il avait éprouvé la première fois qu'il avait mis les pieds dans une maison publique. Il en était ressorti vierge. Allait-il, là aussi, céder à la panique ?

Ce fut un choix difficile, minutieux. Heureusement, à une pareille heure, les principaux clients avaient déjà emporté leur butin. La propriétaire n'était plus pressée. Et puis Germain, outre qu'il s'avérait étranger à la ville, ne regarderait pas, elle s'en était instantanément rendu compte, à la dépense. Elle alla chercher dans sa réserve ce qu'elle possédait de mieux. Il y avait de somptueux velours rehaussés de broderies d'or et d'argent, de miroitantes cuirasses de soie brochée, un assortiment infini de tuniques, produits d'une vaste imagination ornementale qui empruntait ses motifs à tous les siècles et à tous les pays. Des chapeaux à plumes, des toques des bonnets de fourrure, des perruques poudrées et des casques faisaient passer devant les yeux de Germain des images de violence et de politesse exquise, de rapt et de tournois galants, de duels, d'assassinats et de joyeuses filouteries dans l'ombre, au sortir d'une nuit de

débauche. Bon pour qui n'est pas stigmatisé d'avance par une tare et dont le corps peut se prêter à toutes les fantaisies, tour les dérèglements d'une existence figurée, pensa le malheureux Veuil. Mais moi ! Devrait-il abandonner la partie ? Et soudain son regard tomba en arrêt ! Même s'il avait eu recours à l'invention créatrice d'un peintre, il n'aurait pas pu se sentir l'objet d'une désignation plus précise. Il paya, fit chercher un fiacre et sortit.

Habillé, Germain Veuil guetta le moment où il ne restait plus personne à l'étage. Avant de se renfermer, pour procéder à ses préparatifs dans sa chambre, il avait encore pris la précaution de se faire indiquer par un des garçons de l'hôtel l'emplacement de l'escalier dérobé. A mi-chemin, il mit son loup. Il gagna le jardin puis la rue.

Le costume, des pieds à la tête, était noir. Noir, sans apprêt, d'une richesse qui devait son seul éclat à l'opulence et à la variété des étoffes. Derrière, comme devant, la même sobriété dans les détails, la même rigueur. Mais autour du cou Germain s'était passé la Toison d'or et dans les crevés du pourpoint, comme par l'entrebâillement du col, on pouvait deviner le feu d'une passion [...] ¹diessa le laissait pantelant. Il les poursuivait, il essayait de les rejoindre, il apercevait la flamme de leurs chevelures blondes ou rousses. Le désir montait en lui. Brusquement, il s'arrêta.

Non, celle-là, ce n'était pas en courant qu'on pourrait jamais l'atteindre. Immobile, un peu à l'écart de la foule, elle avait dû jusque-là s'amuser à bombarder de fleurs les autres masques, car son bras nu était dressé, un œillet pourpre pendait entre ses doigts. Au moment où Germain l'avait aperçue, il plongeait justement la main dans sa poche de confettis. Lequel des deux commencerait. Une seconde, ils s'affrontèrent en silence. Sous son loup de dentelle blanche, était-elle belle ? Jeune, en tout cas, cela il devinait à sa taille gracile et à son poignet mince. Voyons, pensa Germain, si elle riposte. Il se figura qu'il allait lui lancer ses confettis. Jusqu'ici n'en avait-il pas jeté le contenu de trois sacs ? Quel geste saurait être plus simple ? Il ne le put pas. Au contraire sa main s'ouvrit, laissant pleuvoir sur le sol, autour de sa jambe, les petits papillons blancs. L'inconnue ne bougeait toujours pas. Bête, trop bête, une pareille histoire, réfléchit-il. N'était-il pas venu ici pour ne plus savoir, pour oublier, pour se divertir ? Il connaissait bien les premiers symptômes, la montée de ce trouble. C'était quand le sentiment de sa laideur reprenait le

¹ Une page du manuscrit manque ici.

dessus. Et toujours quand un impossible amour le menaçait. Son cœur se mettait à battre à coups précipités, il se sentait la gorge sèche, une fièvre pernicieuse montait à ses tempes. Mais elle, comment avait-elle pu savoir, pressentir malgré l'épaisseur du loup de satin noir qui ne laissait rien transparaître des traits de Germain ? Fuir, tout de suite fuir. Se cacher entre les troupes de fous et de folles qui tourbillonnaient au rythme des marches. Il prit son élan pour partir. Alors il vit que l'œillet tombait d'entre les doigts de la jeune fille. Sous la dentelle blanche, les lèvres aussi durent s'ouvrir car il s'entendit appeler: « Charles Quint ! Charles Quint ! » Plutôt qu'à un cri de joie l'appel ressemblait à une plainte. Elle répéta une troisième fois: « Charles Quint », d'une voix si suppliante que Germain sentit toute sa force l'abandonner. D'un coup de coude il se dégagea d'un groupe d'arlequins qui l'entourait et courut vers elle.

Sauf les longs filaments verts qui flottaient autour de la ceinture et des épaules, la robe pouvait à peine passer pour un déguisement : une enveloppe de gaze pour la plus immatérielle des créatures, frêle, brune de chair, la taille si mince que tout au plus les hanches et la poitrine imitaient le renflement délicat d'une amphore, des longues cuisses se devinaient à la fois moulées et cachées par un fouillis de plis évoquant une eau transparente. Des minuscules oreilles, découvertes par la coiffure qui dégageait hardiment la nuque et les tempes, pendaient deux gouttelettes d'aigue-marine. Par-devant, les cheveux châtain, aux reflets mordorés, plantés très haut sur le front, formaient de petites boucles au milieu desquelles courait un seul fil d'argent.

Sans réfléchir qu'il ne s'était même pas préoccupé de faire connaître à la jeune-fille son vrai nom, ignorant de plus celui qu'il devait lui donner pour désigner l'image qu'elle faisait surgir en lui, source ou fontaine, il lui avait pris le bras. Elle s'était laissé entraîner. Droit, maintenant, à travers la foule des masques qui agitaient vers eux celui-ci une baguette de magicien, celle-là sa marotte, cette autre encore sa houlette garnie de rubans, ils avançaient hors de l'enceinte vers le casino où avait lieu le bal.

De chaque côté du grand escalier, les laquais en livrée, porteurs de flambeaux, s'inclinèrent cérémonieusement, tandis qu'ils gravissaient les marches, sur leur passage.

« Tu vois, tu es Charles Quint, l'empereur et c'est moi, Gisèle que tu as choisie ce soir pour me conduire dans ton palais », lui murmura la jeune fille.

La première salle n'était que lumière. Girandoles et lustres se reflétaient sur le parquet ciré, sur les murs tapissés de miroirs taillés, sur le plafond garni de glaces à biseaux, comme d'innombrables constellations. Germain entoura de son bras le corps souple de la jeune fille et ils dansèrent, avançant lentement de la première dans la seconde salle où les autres couples les avaient déjà précédés. Ils ne dansèrent qu'une danse, mais merveilleuse et qui n'avait pas de nom, car c'étaient à peine dès qu'ils faisaient, la découverte, seconde par seconde, d'une longue figure sinueuse qui les emportait hors de l'espace. Ils se retrouvèrent au-dessus de la mer sur une terrasse. Accoudés l'un près de l'autre à balustrade, ils virent passer un navire de plaisance décoré de lampions. Un chœur d'hommes et de femmes, sur le pont, chantait une sérénade. En tout, autre temps, Germain se fut révolté : cette musique facile, ces effets de voix, rien ne pouvait plus lui déplaire. Venu de ce vaisseau fantôme, traversant la nuit parmi le bruissement des vagues, ce chant lui, parut beau. Il prit la main de sa compagne.

« Écoute », dit celle-ci, « voilà l'air du carnaval de cette année. C'est la dernière danse jusqu'à minuit. Après, tu sais ce qui se passe. Tout le monde enlève son masque ».

Depuis une heure qu'il avait rencontré Gisèle, Germain, protégé par son loup, s'était laissé aller à l'espérance. Inconnu en face d'une inconnue qui jamais ne le verrait sous son vrai jour, que risquait-il ? Charles Quint pour une nuit ! Pourquoi, une fois dans sa vie, l'illusion n'aurait-elle pas eu droit de cité dans son âme ? A condition qu'il eût, lui-même, fixé les règles du jeu, décidé quelle serait la limite qu'il ne devrait à aucun prix dépasser ! Mais il avait compté sans la tradition obligatoire. Quelques minutes encore et tout prendrait fin. C'était là, pourtant, un aveu qu'il ne pouvait confier à la jeune fille. Une seule solution s'offrait à son esprit : trouver un prétexte pour s'éloigner. « Du champagne ! Il avait soif ! N'avait-il pas vu un buffet tout à l'heure en venant ? « En même temps, car il avait des remords d'en agir ainsi avec elle, il cherchait comment compenser la lâcheté de sa fuite, quel objet de valeur, et qui ne le semblât pas, lui laisser, sa bague, le petit poignard, en souvenir. Trop tard ! Le premier des douze coups de canon traditionnels le fit sursauter.

« Charles Quint ! » s'écria joyeusement Gisèle en lui arrachant son loup noir.

Dans son trouble, il oublia de lui rendre la pareille.

« Tu n'es guère curieux », protesta-t-elle sur un ton de reproche. « Tu as raison. Sait-on jamais ? »

Ses craintes, il s'en rendait compte maintenant, avaient été exagérées. A l'endroit de la terrasse où ils se trouvaient, l'ombre était si profonde qu'on pouvait tout juste deviner les contours du visage. D'une main tremblante encore, il essaya de réparer sa faute, cherchant parmi les cheveux fins de la jeune fille l'élastique qui retenait le loup de dentelle blanc.

Sans doute, se montra-t-il trop lent, trop maladroit au gré de Gisèle, car sans souci de sa coiffure elle fit craquer le cordon.

À ce moment, la gerbe d'un feu d'artifice traversa le ciel. Pendant une longue minute, Germain aperçut des yeux clairs, des dents qui scintillaient.

Mais alors, elle aussi devait le voir. Et pour l'empêcher de regarder, pour lui cacher son visage, il se pencha subitement sur les paupières de Gisèle et les embrassa.

*

Quand Germain Veuil se réveilla, son costume de Charles Quint posé à côté de son lit sur une chaise, le soleil éclairait la chambre.

La jeune fille lui avait donné rendez-vous pour l'après-midi. Dans l'exaltation de cette nuit de carnaval, il s'était imprudemment engagé à la retrouver devant l'entrée du casino. Il fallait croire que le spectacle d'une foule en liesse, la musique, la splendeur du feu d'artifice et les fumées du champagne qu'il avait fait boire à Gisèle dans l'espoir qu'un peu grisée elle serait incapable de le voir tel qu'il se connaissait, lui étaient aussi légèrement montés à la tête. Bien sûr, l'obscurité, sans parler de son déguisement, avait pu, pendant quelques heures, tourner à son avantage. Lorsque, vers une heure, ils avaient quitté la terrasse car Germain, une fois démasqué, avait tout fait pour ne plus retourner dans la salle de bal, Gisèle lui avait proposé de prendre une voiture qui la ramènerait chez elle avant de le déposer à son hôtel. Comme elle habitait une villa en dehors de la ville, bientôt les derniers éclats de la fête n'avaient plus été pour eux qu'un souvenir. Tantôt le balancement rythmique de la voiture les confiait à la solitude d'un parc à l'ombre duquel le corps un peu enfiévré de Germain prenait un bain de fraîcheur, tantôt ils roulaient dans le mirage d'un espace indéfinissable entre ciel et mer, regardant tourner au-dessus de leur tête les étoiles. Le jeune homme, à de pareils moments, osait caresser le bras nu de sa compagne. De ses lèvres, il effleurait le poignet sans bracelet, la main au doigt de laquelle, en échange d'un des rubans verts du corsage, il était

heureux de voir briller comme son signe, comme l'acceptation de sa tendresse, la bague avec son opale. Il n'était plus Germain mais quelque fantôme de l'amour éternel, emportant à travers l'univers endormi la secrète, l'irréelle forme de son rêve. Mais à l'aube, ce serait fini. C'était fini.

En peignoir, une fois sorti de la salle de bain, il fit monter le coiffeur. Depuis de longues années, depuis qu'il avait quitté le domicile de ses parents, il ne se rasait jamais lui-même, il s'évitait la torture de cette pénible confrontation quotidienne avec sa propre figure devant la glace. Le barbier qui frappa ce matin à sa porte était-il un homme d'une exquise politesse ou un distrait ? Sur sa face, quand il approcha de son client, aucun muscle ne tressaillit ; ce petit mouvement, bien vite réprimé, mais qui n'échappait jamais à la perspicacité du jeune homme et marquait chez tous ceux qui n'avaient pas encore eu l'occasion de le rencontrer la surprise d'entrer en contact avec un homme si laid, ce fut le tour de Germain de s'étonner que, sans le moindre effort, tous les gestes du nouveau venu en restassent exempts. Puis, installé face à la mer, laissant la fenêtre ouverte lui plaquer presque en pleine figure l'exaltante harmonie d'une chevauchée de vagues vert foncé, au premier plan de laquelle s'agitaient les déchirures d'un palmier, il s'abandonna pacifiquement aux pratiques de l'homme de l'art.

À quoi songeait-il, tandis que le blaireau du coiffeur humectait ses joues, son menton et que la lame du rasoir faisait entendre son léger crissement contre une barbe rétive, plantée inégalement ?

Enfant, encore, il avait passé des heures et des heures à fouiller dans les tiroirs d'une commode où l'on gardait des souvenirs de famille, pour y découvrir une photographie, un daguerréotype, quelque miniature ou portrait qui l'aurait mis sur la voie. Que, jeune, un de ces imposants vieillards à barbe blanche, une de ces gentilles vieilles à bonnet qui avaient été ses grands-parents, eut été atteint d'une disgrâce semblable à la sienne et il se fut senti allégé. Alors tout espoir n'aurait pas été perdu pour lui qu'en prenant de l'âge, il finirait par leur ressembler, que sa laideur se dépouillerait de ce caractère arrogant qui lui paraissait son douloureux privilège. Espoir sans cesse déçu, vaine recherche ! Néanmoins, pouvait-il nier leur ascendance ? Dans le front haut de l'un, dans la coupe du visage de l'autre, dans la broussaille des sourcils, dans la forme même du nez d'un troisième et d'un quatrième, il retrouvait les éléments de ses traits propres, mais partout adoucis, rendus inoffensifs, noyés

dans un ensemble qui n'avait rien que de plaisant. Si bien, que passé vingt ans, il avait cessé définitivement d'attendre.

Le barbier, son opération terminée, avait encore tenu à donner un coup de peigne aux cheveux noirs, préalablement enduits d'un soupçon de brillantine. Il se rapprocha de son client, tenant à la main l'inévitable miroir. De crainte de l'offenser, Germain fit semblant de se regarder, mais ferma les yeux.

« Parfait ! Je vous remercie ».

L'autre, cependant, avait l'amour de son métier.

« J'ai un peu rafraîchi la coiffure. Est-ce que les cheveux ne sont pas trop collés pour votre goût, sur les tempes ? »

« Ah, qu'il me laisse enfin ! » pensa Germain

Il fit un effort pour sourire : « Non, non. C'est tout à fait bien ». Et il le congédia, poliment.

La première épreuve ne s'était pas avérée trop cruelle. Resté seul, Germain Veuil s'habilla avec son soin habituel. Il prit son petit-déjeuner à l'écart dans le jardin, près de la porte par laquelle la veille au soir, il était sorti dans son costume. Au fond, ce costume, pourquoi ne le garderait-il pas, en souvenir ? Il passa chez la marchande qui jugea bon de faire quelques difficultés avant de se laisser convaincre. « N'est-ce pas » minauda-t-elle, « qu'il vous va bien ? » Qu'une pareille expression pût lui être appliquée, c'était là ce qui ne manquait jamais de provoquer de la part de Germain un très léger sourire de dérision. De là, pourtant, à en vouloir à ceux qui lui appliquaient machinalement cette formule... Il alla flâner dans les rues.

Cette population faite pour la jouissance, ces passants à la fois oisifs et affairés auxquels le climat, la végétation, alors même qu'ils vauaient à leurs travaux, conféraient une incroyable aisance, celle d'éternels permissionnaires de la vie, comme Germain se fût trouvé à l'aise, en train de les côtoyer, si de tourmentantes pensées n'étaient venues sans cesse le rappeler à l'ordre. Tous, hommes et femmes marchaient d'une souple allure, un peu dégingandée peut-être, mais si allégée, portant dans leurs regards une divine animalité qui les protégeait contre toutes les affres de la conscience. N'étaient-ils pas trop beaux, trop sains, trop éclatants pour qu'à leurs contact Germain ne fit plus piètre figure encore que de coutume ? Pourtant ce spectacle, la vivacité des conversations devant de riches étalages de primeurs et de fruits exotiques, la vulgarité chantante des voix l'amusaient. Oui, à condition de rester spectateur, à bonne distance. Aussi quand une des jeunes vendeuses qui le surprenaient en

arrêt devant sa boutique paraissait remarquer l'espèce d'admiration que provoquaient en lui tant de fraîcheur, tant d'insouciance et, par jeu, s'apprêtait à lui répondre, il s'empressait de détourner la tête. Une seconde de plus, une défaillance et le sourire un peu moqueur se serait changé, il en était sûr, en grimace, la hardiesse de l'expression en panique. Ne suffirait-il pas pour son désespoir que Gisèle, en l'apercevant tout à l'heure...

À trois heures et demie en faisant les cents pas le long de la promenade, près de l'entrée du casino, il ne cherchait même pas à se dissimuler, à profiter de l'ombre que pourrait faire sur le haut de son visage son chapeau. La jeune fille le verrait de loin et elle aurait le temps de s'enfuir, s'épargnant ainsi de le blesser plus tard, sans être obligée d'employer une excuse. Ou bien, ce qui était encore plus simple, elle ne prendrait même pas la peine de venir. Qu'y aurait-il de changé ensuite ? Le soleil, la mer, la blancheur de la ville, les promenades au milieu des inconnus n'était-ce pas tout cela, au fond, que Germain était venu chercher et non quelque impossible miracle ? Ses jambes, néanmoins, tremblaient, sa poitrine haletait tandis qu'avec un air d'indifférence il se penchait pour regarder les mouettes raser l'écume des vagues.

« Charles Quint ! »

Une voix criait à son oreille. Il sursauta. Elle était là.

Du costume de source, rien ne restait plus. Mais une eau intarissable qui portait en elle le miracle des forêts, la transparence des cascades sur un lit de pervenches et de feuilles de menthe coulait de ses yeux, illuminant le duvet de ses joues à la peau mate.

« Gisèle ! Tu es venue ! » recommença Germain de la tutoyer comme dans leur déguisement.

« Non », continua-t-il, « ne parle pas. Je ne peux pas croire. Tu es venue vraiment pour moi, pour rester. Tu veux bien que nous fassions quelques pas ensemble. »

Il balbutiait presque, il hachait ses phrases. Elle le regardait un peu étonnée d'une pareille exaltation mais sans aucun trouble, cherchant simplement à comprendre.

Sans lui laisser le temps de la réflexion, à travers le jardin où les hivernants étaient rassemblés pour le concert de quatre heures, puis parmi de petites rues commerçantes qui sentaient la cannelle et la toile cirée il l'entraîna vers le marché aux fleurs. Rien ne lui semblait assez beau, assez rare pour remercier la jeune fille de sa présence. Il réclama des anémones dont ce n'était pas encore la

saison. On alla lui en chercher qui venaient d'une serre où un riche Américain faisait cultiver les espèces que Matisse avait peintes. Il y en avait des bleues, d'un bleu si profond qu'à trop le fixer on vacillait en proie au vertige, ébloui. Et des pâles au cœur foncé comme la nuit, des mauves au bord pourpré, des rouges éclatantes. Quand Gisèle, dans son manteau à carreaux, succomba sous la charge, Germain fit venir le chasseur de son hôtel et donna l'ordre de porter les fleurs au domicile de la jeune fille. Elle ne garda qu'un bouquet d'anémones a la main et ils s'enfoncèrent dans la vieille ville.

C'était une ville sans espace géographique, hors du temps. On montait un escalier et on se figurait qu'on allait poursuivre sa route à la hauteur d'un premier étage. Mais non ! Tout était à refaire, on se retrouvait à ras le sol au milieu des auvents des marchands drapiers, des fabricants de pâtes alimentaires et des charcutiers qui débitaient, rôti à la romaine, un porc entier dont le ventre ouvert débordait d'herbes odoriférantes. Puis, brusquement, la rue tournait au cul-de-sac, ne conduisait plus qu'au porche d'une église où de vieilles mendiants priaient et gémissaient à voix haute. Quelques pas encore et l'on s'apercevait qu'on marchait maintenant sur les toitures des maisons, parmi des tuyaux de cheminée et des girouettes les toits plats servaient de squares. Il y avait des grilles qu'on fermait la nuit, des bancs, des balustrades. Les femmes du voisinage venaient y promener leurs enfants. Au-dessous, c'était directement le quai et en contrebas encore, la plage avec ses cabines.

Jusqu'ici, tout au plaisir de la flânerie ni Gisèle ni Germain n'avait beaucoup parlé. Parfois, à propos d'une tourelle ou d'une porte, la jeune fille faisait une remarque. Certes, pour un connaisseur d'art, la vieille ville n'offrait guère d'intrêrêt. Son pittoresque tenait surtout à son délabrement, à son désordre. Mais ce qui plaisait justement à Germain c'était l'élément instable de sa physionomie, l'irrégularité de son plan : elle le dépaysait. Après le carnaval de la veille, il y trouvait un prolongement de ce qu'il avait ressenti aussitôt que, revêtu de son costume, il s'était mêlé à la foule : être et ne pas être, se savoir vivant et cesser tout de même d'exister. Ici, aussi, les époques, les styles, les pires souvent, se chevauchaient. L'ordonnance des rues qui se croisaient et dont aucune ne menait là où le passant s'imaginait, d'après sa faculté d'orientation, être conduit, donnait l'impression d'une trompe l'œil qui devait cacher une réalité, mais laquelle.

« Tu es d'ici ? » demanda soudain Germain à sa compagne.

Aussitôt, sa question lui parut absurde. Il n'avait, pour s'en rendre compte qu'à comparer la gracilité de la jeune fille, cette instinctive réserve qui se lisait sur tout son être avec la beauté provoquante, un peu vulgaire des femmes qu'ils rencontraient à chaque pas. C'est alors qu'il s'aperçut que Gisèle avait les yeux fixés sur lui.

« Voilà », songea-t-il, le moment va venir. La mascarade est finie. Je n'ai plus de loup, cette fois, à enlever. Je n'ai plus mon costume noir qui me sauve. »

Sans qu'ils en eussent pris connaissance, le chemin qu'ils avaient suivi d'abord entre les façades des maisons, après des détours, des circuits pour éviter de couper des propriétés privées dont les merveilleux jardins s'apercevaient derrière de hautes murailles les avait menés jusqu'à une plateforme où se dressaient les ruines du château. La mer, à cette heure-ci, était d'un bleu de vase chinois avec des courants presque violets au large. Le petit port, à gauche, un port sans docks, sans entrepôts, sans grues électriques, étalait entre deux récifs de rochers rouges un bassin dérisoire où seuls venaient mouiller des bateaux de luxe, quelques yachts à la coque miroitante et un navire tout blanc qui faisait, deux fois par semaine, le service des îles. Mais, à droite, toute la ville et bien au-delà de la ville, les quartiers des villas, les nouveaux palaces, les stations climatiques récemment créées s'étagaient tout le long de la montagne jusqu'à l'horizon brumeux qui marquait la limite de ce monde fantastique, irréel, trop dangereux car il encourageait toutes les chimères.

Un banc destiné aux amateurs de vertige, à la pointe avancée de la colline, permettait à la fois de dominer toute l'étendue de la mer et de suivre jusqu'à l'extrémité de la promenade la course ininterrompue des bicyclettes et des autos. Gisèle et Germain s'y assirent.

Depuis qu'il avait senti peser sur son visage, pendant la montée, le regard de sa compagne, le jeune homme était redevenu triste. Triste, mais ce n'était pas cette tristesse amère, courroucée qui, jadis, prenait chez lui la forme du défi, et ressemblait à de la colère. Il y avait si longtemps déjà qu'il savait. Simplement, il se préparait une fois de plus à souffrir. Et c'était presque son amie qu'il plaignait : si jeune, si fraîche, si belle. Dégrisée enfin ?

Allons, ma pauvre petite, un peu de courage, murmura-t-il en lui-même à l'intention de Gisèle. Il continua : je la connais, elle va se forcer, elle ne pourra pas. Elle deviendra blanche, toute blanche, elle me jettera ses anémones à la figure et elle se mettra à courir.

Véritablement, Gisèle venait de parler. Qu'avait-elle dit ? Germain avait cru comprendre. Après elle, désignant lui aussi la mer, il répéta : « N'est-ce pas que c'est beau ! »

Alors il se passa cette chose inouïe. La jeune fille d'un geste brusque avait pris entre ses doigts le visage de Germain. Elle l'attira, tout près du sien.

« Comme tu as de belles lèvres, de beaux yeux », murmura-t-elle. Et avec une voluptueuse sauvagerie, elle pétrit, avant de l'embrasser, comme pour mieux s'en incorporer la substance, la bouche convulsée du jeune homme puis le repoussa « Tu me plais. Je t'aime. Non, je n'ai rien dit. Je ne devrais pas. »

De toutes les paroles qu'elle venait de proférer, de tout ce délire, Germain ne pouvait douter, il sentait encore la saveur du souffle de la jeune fille sur ses lèvres. En même temps par habitude, il étouffait en lui l'écho que, sans cette précaution, elles eussent causé, écho terrible, dévastateur, si une seule seconde, il eût commis l'imprudence d'y croire.

« Non, non », protesta-t-il, lorsqu'avec une expression pensionnée Gisèle tourna de nouveau la tête vers lui et qu'entre les délicates paupières bistrées la mélodieuse fraîcheur des yeux tendres inonda le visage du jeune homme.

« Non, non. Ne me regarde pas. Je suis laid. Je me déteste. Si tu savais... » Et désespérément il enfouit sa figure dans les deux paumes ouvertes de la jeune fille.

C'était bon, cette douce chair compatissante contre ses joues en feu et son menton qu'une sorte de tremblement convulsif agitait comme dans un sanglot.

Cependant, penchée sur lui, caressant de ses cheveux la seule partie du visage qui ne fut pas cachée, la tempe gauche du jeune homme, elle lui murmurait : « Oh fou ! Oh Charles Quint. Que racontes-tu. Quelle étrange chimère. Tu n'es pas laid. Regarde-toi. »

Elle voulait le consoler. Mais, tout en baisant les mains de la jeune fille, Germain, à chaque phrase, obstinément, répétait « si, je sais », refusant de relever la tête.

« Viens ! »

Elle l'avait forcé à se mettre debout. Sa main enlacée à celle de son compagnon, elle courait presque en l'entraînant le, long de là, pente qui descendait vers la ville.

Quand ils arrivèrent, en bas il faisait déjà nuit. Au lieu de le conduire à travers les dédales de la vieille ville, elle lui fit prendre un boulevard planté de palmiers et de lauriers roses. Sur une place, des enfants sautaient à la corde et

jouaient aux barres. A la terrasse des cafés, sous les arcades peintes en rose, les buveurs d'apéritifs s'empoisonnaient avec délices en parlant plus haut que la musique.

Parvenue au coin d'une rue Gisèle s'arrêta. Si le magasin n'était ni le plus élégant plus ni le plus riche de toute la ville, du moins son propriétaire avait-il tout mis en œuvre pour en faire un véritable monument de mauvais goût illuminé. En supplément à l'éclairage intérieur des vitrines, des centaines de lampes couraient en gerbe le long de prétendues colonnades torsées, dessinaient des arabesques autour des moulures de la façade, puis gagnaient les voûtes où de faux soleils brillaient comme en plein jour.

Le tout fut si vite fait que Germain, ébloui, n'eut même pas le temps de se défendre. Il s'aperçut, à la fois des deux côtés, de profil et de face dans un immense miroir. Auprès de lui, Gisèle souriait. Et il contempla avidement ce visage étrange sublimé par il ne savait quel mystérieux rayonnement. Il porta la main à ses joues. C'étaient indubitablement ses joues, son front que le fantôme, soudain apparu, touchait à la même minute dans la glace. Il recula, se rapprocha, il ouvrit la bouche et crut qu'il criait. Aucun son ne sortit de sa gorge mais une joie folle l'envahit car toute trace de laideur avait disparu de ses traits. Ses lèvres, ses yeux brillaient. Il était beau.

Beau ! C'était maintenant seulement qu'il sentait ce qu'il avait perdu pendant plus de trente-cinq années d'existence. A présent, Gisèle avait peine à le suivre. Comme un évadé pour qui rien n'est assez large, assez éloigné des lieux qui lui rappellent son ancien cauchemar, il se hâtait, il avançait à grands pas sans même savoir dans quelle direction. Puis, soudain, il s'arrêtait. Un doute affreux, un scrupule venait de l'envahir et il se précipitait vers une vitrine, une bascule automatique, toute surface polie, luisante, capable de lui renvoyer son reflet, il l'interrogeait anxieusement avant de se retourner, de nouveau calmé, vers son amie.

« Veux-tu que je te donne... » Il ne savait que lui acheter, que lui offrir, comment la remercier. « Toi, toi » répétait-il en lui serrant le poignet faisait des projets d'avenir avec elle. « Tu es ma vie. Je te dois tout. »

Un peu plus tard, lorsqu'elle parla de rentrer, il protesta. Elle accepta de l'accompagner au restaurant.

D'ordinaire Germain était sobre. Il dînait toujours, alors même qu'il était en smoking, dans le recoin le plus obscur de la salle et si, par hasard quelque

lampe brûlait à proximité de l'endroit qu'il avait choisi, il n'avait de paix qu'elle ne fut éteinte.

Il voulut, ce soir, une table en vue, beaucoup de fleurs, de la vaisselle de prix et des vins fins.

Après, ils allèrent encore danser au casino et boire. Il joua et gagna une fortune qu'il mit dans le sac de Gisèle. « Ta dot », lui disait-il en riant.

Vers deux heures, la jeune fille avoua qu'elle se sentait lasse. Il la ramena, comme la veille, en voiture. Mais cette nuit-là, malgré le clair de lune, il osait la serrer contre son cœur et parcourir son visage de baisers.

Au bruit, des roues sur le gravier du chemin le portail de la villa s'ouvrit. Germain aida Gisèle à descendre. Elle l'invita à venir voir les fleurs qu'il lui avait fait envoyer. Les bouquets débordaient des coupes et des vases. On avait mis les soucis dans le hall, les œillets dans le salon. Mais les anémones avaient été réservées à la chambre. Anémones, bleues, anémones, pales, anémones rouges, elles paraissaient vivre d'une vie intense dans la pièce aux murs gris, sans autre décoration qu'un grand panneau chinois représentant des cavaliers sous des arbres.

« Écoute », fit Gisèle, « il y a encore quelque chose que je voudrais te montrer. »

Ils approchèrent d'une table basse. La lampe, faite d'une coupe verdâtre, éclairait une photographie dans un cadre.

« Tu vois, que tu étais là bien avant de venir », lui dit-elle.

Du regard, Germain chercha en vain une glace pour contrôler la ressemblance.

Malgré le nez fort, la figure jeune à la bouche sensuelle, aux yeux sombres, encadrée par les cheveux noirs, peignés à la page, sous une sorte de toque rayonnait d'une beauté dominatrice, implacable et cependant un peu triste.

« Mais Gisèle », se défendit Germain, « es-tu bien sûre. Il me semble que je rêve. Ce n'est pas possible. »

La jeune fille saisit le cadre dans sa main.

« Regarde », répliqua-t-elle. Ce sont tes yeux, ce sont tes lèvres. Veux-tu me croire ? »

« Pour que je te croie », murmura le jeune homme, mais il ne poursuivit pas.

« Qui est-ce » demanda-t-il encore.

Elle lui dit que c'était le portrait de Charles Quint par Bernard van Orley.

« Charles Quint ! » s'écria Germain tout heureux. « Où se trouve-t-il ? »

« À Budapest, au Musée. »

« Gisèle, dès que tu voudras, nous partirons, nous irons le voir ».

« Oh, mon Charles Quint », dit d'une voix soudain nostalgique la jeune fille.

D'un mouvement hardi, elle saisit à pleine main la bouche du jeune homme.

« Je te fais mal, n'est-ce pas ? C'est pour que tu ne m'oublies pas ».

Et, sans transition, elle lui prit avidement les lèvres entre ses dents, les caressa de sa langue et lui entourra le cou de ses deux bras.

« Et maintenant, va-t-en, va-t-en ! » lui cria-t-elle en le poussant à travers le jardin vers la voiture qui était restée à l'attendre.

Tandis que le cocher faisait claquer son fouet pour réveiller le cheval, Germain se retourna encore une fois :

« Demain matin, je viendrai te chercher à onze heures ».

Sans répondre elle lui fit signe de la main.

Ce ne fut qu'au moment où le cocher, voyant qu'arrivé devant l'hôtel son client ne se décidait pas à descendre, lui adressa la parole que Germain parut sortir de son rêve.

Il donna l'ordre qu'on lui apportât son petit-déjeuner à neuf heures et se coucha.

A neuf heures, comme il l'avait demandé, le maître d'hôtel entra lui apportant, outre le petit-déjeuner, sur un plateau une grande enveloppe.

Gisèle n'avait écrit que quelques lignes : « Pardonne-moi. Nous nous sommes rencontrés trop tard. C'est impossible ».

Des billets de banque tombèrent sur la couverture du lit, tout l'argent qu'il avait gagné la veille au jeu et qu'il avait mis en pile dans le sac de la jeune fille. Et aussi une photographie : la reproduction du portrait qu'elle avait enlevée de son cadre.

Au dos, elle avait marqué : « À mon Charles Quint » avec la date.

Le garçon était sorti de la chambre. Comme un fou, Germain se précipita vers la salle de bain, la photographie à la main. Il alluma l'électricité pour se regarder dans la glace.

En vain essayait-il de découvrir la ressemblance. Il était redevenu laid.

FRANÇOIS GACHOT

Belle de pluie

[vers la fin de 1949]

La ville était célèbre pour son climat. Et aussi pour la diversité de ses plaisirs. Sur les murs de toutes les capitales des Deux-Mondes, on avait longtemps vu de grandes affiches bleues, jaunes et blanches vouées au seul culte de ses attraits: soleil, fraîcheur, mer, fêtes, repos. L'énumération, faute de place, en était restée là. Mais ces brèves formules avaient l'avantage d'être strictement véridiques. Chaque jour, hiver comme été, un ciel sans nuages déversait sur les promeneurs sa lumière d'une qualité incomparable. Ceux-ci tournaient-ils, par contre, le dos au soleil, une brise délicieuse, venue des montagnes proches, les caressait sans aucun danger pour leurs bronches. Le soir, les bals, les galas, les spectacles succédaient aux redoutes, aux corsos, aux batailles de fleurs. Jusqu'à l'épuisement, au sommeil réparateur, à l'abandon aux rêves sur une chaise-longue, parmi le bercement des vagues. Car la mer, visible ou invisible, imposait partout sa présence. Elle régnait sur ce territoire républicain en souveraine pleine de sagesse, malgré ses allures de sirène un peu folle. Et, pour l'entendre chanter de sa voix grave, on pouvait voir de vieux mélomanes, infidèles à la magie sonore de l'orchestre, s'avancer, tout habillés, jusqu'à l'extrême pointe des falaises et disparaître sans laisser de trace.

Arrivé depuis une semaine, l'étranger n'avait pas encore eu le temps de s'habituer à l'éblouissante féerie quotidienne qui valait à la ville le plus clair de sa réputation. Chaque matin, à son réveil, le subtil équilibre qui s'établissait entre l'architecture des maisons et le paysage d'arbres et d'eau sur lequel donnaient ses fenêtres lui causait la même surprise. Il goûtait la tiédeur de l'air, la limpidité de l'atmosphère, la richesse de tons des fruits et des fleurs. Mais un élément plus complexe se mêlait aussi à son admiratif étonnement : l'impression, à la fois exaltante et pénible, d'un excès de beauté déversée sur lui à l'improviste, d'une abondance répandue au-delà de ses vœux.

A l'hôtel où il était descendu, on l'appelait le Balkanique. Encore qu'il fût originaire non des Balkans, mais de l'Europe centrale, il ne s'en formalisait pas. Quand on porte, estimait-il, un nom dont la consonance bizarre choque forcément l'oreille des Occidentaux, saurait-on leur tenir rigueur d'une minuscule erreur géographique ? D'ailleurs les événements l'avaient accoutumé

à réduire ses exigences sur ce point. Jusqu'à présent son pays figurait sur la carte. Mais continuait-il effectivement d'exister ? Rien n'était moins sûr. Quant à la valeur réelle et à la durée d'une pareille existence, l'étranger avait de nombreuses raisons d'émettre des doutes. Tout au plus essayait-il de faire confiance à l'avenir.

Certes, quand il évoquait ainsi l'avenir, le Balkanique ne se cachait pas qu'il avait personnellement peu de chances d'en être le témoin. S'il continuait, à soixante-dix ans, de s'y intéresser, c'était plus par habitude que par conviction, en se hâtant, pour sa propre sauvegarde, d'émettre à ce propos toutes sortes de considérations restrictives. Surtout que, dans l'espace d'une vie qu'il pouvait qualifier de mouvementée... Dans la salle du restaurant où il achevait de prendre son repas, le vieillard, interrompant le cours de ses réflexions, se rendit compte soudain du désœuvrement des garçons. Naturellement, il était, cette fois, encore, le dernier. Cette constatation lui fut désagréable. Un vestige de son passé à effacer comme les autres, une survivance de ces pays où l'on mange tard. Il avala son café brûlant, pour se punir. Comme il se levait de table, le maître d'hôtel s'approcha pour lui demander s'il avait été satisfait du menu. Oui, très satisfait. Cela devait aussi faire partie de son nouveau rôle. Ne se singulariser en rien ! Avant de se coiffer, il examina son chapeau. Il ne repoussa pas les bons offices du groom qui s'était précipité pour l'aider à mettre son pardessus. L'étoffe, quelque de bonne qualité, commençait à se râper aux emmanchures et aux poches. L'étranger ferait à l'occasion appel au tailleur. Puis, s'aidant de sa canne, car il était depuis quelques jours sujet au vertige, il se regarda à la dérobée, dans une glace, avant de sortir. Non, il eut fallu beaucoup de perspicacité pour ne pas le confondre dans la masse des hivernants. Un vieux monsieur comme un autre auquel de solides revenus, voire une belle retraite de haut fonctionnaire ou d'officier supérieur, assurent une existence dénuée de tout souci.

Aussi bien, se disait-il tout en commençant sa promenade, les préoccupations qui l'agitaient résultaient-elles de circonstances trop particulières pour qu'elles pussent véritablement marquer leur influence sur son extérieur et sur sa mise.

C'était la seconde fois qu'en trente ans, il se retrouvait dans la même situation. La même ? Non, pas exactement. Pire. Car après son premier échec son amertume, au moins, était exempte de honte. Tout homme d'état doit compter sur de brusques revers de fortune. Qu'il eût été vaincu par les forces

adverses, celles même contre lesquelles il n'avait cessé de lutter depuis sa jeunesse et qui, à la minute où il venait d'atteindre au but, s'étaient reformées, avec la complicité, l'aide avouée de l'étranger, pour l'abattre, n'entachait en rien alors la valeur de sa conviction. Ses ennemis se vengeaient. Ils prenaient leur revanche. Son espoir de triompher à son tour demeurait intact. Mais maintenant ? C'était intérieurement, en lui-même surtout, qu'il se trouvait obligé de consommer sa propre défaite. Trahi au plus profond de sa foi par ceux que son exemple avait mie au monde. Voyant par l'usage qu'ils en avaient fait sa vérité muée en mensonge.

Il essaya de chasser loin de lui cette hantise. L'oubli ! N'était-ce pas l'oubli qu'il était venu chercher dans cette ville trop heureuse, trop favorisée du sort pour garder longtemps la mémoire des mauvais jours ? Elle avait connu, pourtant, elle aussi la guerre et l'occupation. Mais ses maisons roses avaient eu raison du malheur. Ses jardins, ses parcs avaient été rendus à leur destination naturelle : à l'innocence des jeux, aux enfants, aux chiens, aux amants. De nouveau, ses belles avenues, plantées de platanes et de palmiers, dispensaient à chacun sa part égale d'ombre et de lumière, sans considération de race, de classe sociale ou de parti. Quelle aisance dans la démarche des passants ! Et quelle audace dans leurs paroles ! C'est vrai peu leur importait d'être entendus. Ni le rire ni le silence n'apparaissaient ici chargés de présages. Ni suspect le moindre coup de sonnette à la porte d'un appartement. Un homme qui marchait seul, tout à la joie de flâner, n'éprouvait pas le besoin de se retourner toutes les cinq minutes pour contrôler s'il était suivi. Et s'il lui prenait fantaisie de s'asseoir sur un banc pour lire, d'entrer dans un café, nul, pas même sa conscience ne lui reprocherait de s'être distrait pendant les heures que d'autres passent à l'usine ou au bureau. Il ne sentirait pas le souffle de l'espion penché sur son épaule pour voir le titre de son journal ou guetter les mouvements de son cœur.

Oui, ville privilégiée qui ne soupçonnait même pas sa chance ! Comme il s'appêtait à changer de trottoir, l'étranger reçut en plein visage, à la façon d'une ondée printanière, la caresse d'une bougainvillée dissimulée dans la verdure d'une charmille. De nouveau cette acuité presque douloureuse d'émotion, mi-physique, mi-morale, telle que lui en procurait parfois la musique et dont il n'avait pas le temps de prévoir l'approche.

Que sa propre ville, la capitale de son pays lui paraissait laide, par comparaison, dans le recul de son souvenir ! La laideur et la misère. Il n'était

d'autre ressource pour y mettre fin que de les aimer terriblement, de cet amour désespéré qui avait décidé de son choix et fait de lui, jadis, le chef de l'opposition. Étaient-elles absolument incurables ? La première révolution avait été son œuvre. Avortée, dérisoire, incomprise de ceux mêmes en faveur de qui il l'avait entreprise. Pourtant, il ne la reniait pas. Si quelque chose, après trente ans, lui faisait mal, ce n'était pas le caractère de cette défaite : son nom livré à la risée, à l'abomination, au mépris, la violence de la répression, le déni de son désintéressement. Non, mais la permanence de cette laideur qui n'était pas seulement, comme il se l'était naïvement figuré autrefois, l'épouse honteuse qu'un régime particulièrement cynique avait imposé à son peuple, mais la maladie endémique, la plaie suppurante qui rongait depuis des siècles son pays.

Et pourtant cette terre, même fumée par les ruines, la cendre des incendies, violée par les envahisseurs, restait fertile. L'été s'y révélait prodigue de fruits. Mais quelque chose empêchait toujours l'homme de s'en saisir, de les goûter vraiment. Était-ce bien quelque chose ?

Brusquement, ses traits se durcirent. Il pressa le pas. Une fois de plus, au lieu de faire un détour, il s'était laissé prendre au piège !

La place, à première vue, cependant, ne méritait ni spéciale attention ni défaveur si catégorique. C'était une place d'harmonieuse ordonnance, provinciale, un peu en retrait des grandes voies de circulation, avec des bancs, une fontaine, des magnolias et des eucalyptus. Mais le Balkanique avait là son ennemi particulier : un bâtiment d'aspect inoffensif, eût-on pu croire, et qui le fût resté réellement si une provocante inscription ; Postes, Télégraphe, Téléphone n'était venue rappeler au vieillard qu'à cette distance même l'interdit pesait sur ses épaules. C'était fini. De là-bas, il ne recevrait plus jamais directement de nouvelles. Cette grande tentation qui, les premiers jours, le tenaillait encore d'appeler un numéro de téléphone, de donner à ses pensées la forme d'une lettre, il était presque parvenu à s'en rendre maître. Encore ne fallait-il pas exiger plus. Aussi bien tout cela n'était-il que prétexte, subterfuge. De vivant, il ne restait plus personne pour lui, sauf dans son âme. Et là-bas, dans ce qu'il continuait malgré tout d'appeler son pays, une ombre dont il ne savait même pas en l'évoquant si elle appartenait encore au présent, l'écho d'un gémissement, d'un appel que les murs indiscernables de l'immense prison n'avaient pu complètement étouffer.

Exilé ! La trêve avait été de courte durée. Trois ans entre l'épilogue de sa première condamnation, celle que lui avaient infligée ses ennemis et le début de celle qui lui venait, à présent, de ses anciens amis. Trois ans pour voir tomber les masques le long des socles sur lesquels, hypocritement, avaient été dressées les statues de la liberté, de la justice sociale, de la paix. Comment, par quelle machination, des êtres qu'il affectionnait, qu'il supposait purs et généreux, s'étaient-ils changés si rapidement en monstres ? Tortionnaires, parjures, assassins ! Jusqu'au jour où, dévoilant leurs manœuvres, il leur avait jeté à la face l'opprobre de leurs mensonges et de leurs crimes. Ils ne l'avaient pas arrêté. Ce n'était certes pas la peur du scandale. Une trop piètre proie, son cadavre de vieillard, pour l'exigence de leur idole. Ils avaient trouvé une autre solution. Le priver de ce qui était sa raison d'être, l'emmurer vivant, empêcher sa voix de se faire entendre et jeter sur son passé, sur sa personne, le tombeau d'ordures dont on recouvre le corps des traîtres.

Il avait atteint le terme de sa promenade. Il s'assit. Face au soleil, face à la mer. Il n'y avait pas si longtemps, pourtant, que sur une autre côte, les yeux fixés vers l'horizon, il avait attendu le signe qui l'instruirait de sa délivrance. Avec quelle prudence cauteleuse, quelle minutie dans la réparation de leurs intrigues, ses prétendus alliés, les usurpateurs, avaient retardé, tant qu'ils l'avaient pu, la date de son retour. Ce retour qui n'avait été qu'une fiction, le faux piédestal d'où son regard avait tout juste pu embrasser dans un éclair et le vomir le stupéfiant spectacle des nouveaux esclaves, brandissant l'étendard de leur asservissement.

Maintenant, il n'attendait plus rien. Perdre le pouvoir n'est pas grand-chose. Mais la confiance ? Ou qu'il allât désormais, il ne rencontrerait plus que la solitude. Exilé de partout et jusqu'au sein de lui-même, dépossédé de tout, à la limite extrême du dénuement. Véritablement, définitivement seul.

Il y eut ainsi une dizaine de jours.

Le Balkanique se levait, constatait que le ciel était uniformément clair et qu'une légère brise agitait le feuillage. Il s'habillait, sortait, longeait des rues. Parfois la vitrine d'un magasin, la qualité d'un objet d'art, le titre d'un livre retenaient son attention. Il déjeunait, s'efforçait de faire durer le plus longtemps possible ce semblant d'occupation, sans prêter néanmoins matière à quelques remarques désobligeante. Suivait le rite de la promenade qui le menait invariablement au même endroit et presque toujours au même fauteuil. Le

soleil, la mer, le repos ! Avait-il assez souhaité, jadis, être en mesure, une fois, d'en jouir sans retenue. Profusion des fleurs et des fruits. Grâce incomparable des visages sous leur couronne de cheveux noirs. Gaîté de cette ville, plongée tout le jour dans un bain d'or. Non, ce n'était pas qu'il ne l'aimât pas. Il ne regrettait nullement d'être venu. Ailleurs, sans doute, c'eût été pire. Comme l'était, chaque soir, l'approche de la nuit et cette terrible duperie d'une course à travers des couloirs, des broussailles derrière lesquels devait se cacher, pourtant, avec le sommeil, cette ombre qu'on lui avait ravis, qu'on était venu lui enlever jusque dans les douloureuses ténèbres de ses songes. Non, rien ne le distrayait, ne le consolait plus.

Que s'était-il passé ce matin ? Vers l'aube, un drôle de bruit avait détourné le cours de ses réflexions. Vraisemblablement, quelque oiseau égaré était venu battre de l'aile contre ses persiennes, quelque papillon géant, quelque chauve-souris. Puis de nouveau, mais loin, cette fois, un léger crépitement contre les feuilles, et, tout de suite après, insolite, le roulement sourd d'un train.

Le Balkanique n'y tint plus. Il se leva. Sans même prendre le temps de mettre sa robe de chambre, il poussa impatiemment ses volets. Le jour parvenait difficilement à poindre. Mais l'air chargé d'humidité, quelque chose avait mouillé la barre d'appui du balcon. C'était la pluie.

L'étranger détestait la pluie. Enfant, jeune homme même, sa répulsion se traduisait par un véritable malaise physique. Il se fermait entièrement au monde extérieur. Plus tard, il avait réagi mais sans arriver complètement à se guérir. Nerveux, irritable, conscient d'une nette diminution de ses capacités de réflexion, il évitait, ces jours-là, d'intervenir directement dans les affaires publiques.

Il se remit au lit. Il essaya de lire. Entre chaque page, il écoutait le monotone ruissellement des gouttes d'eau sur les balustrades. Pour une fois, il passerait toute la journée à l'hôtel. Rien ne le forçait à sortir. Aussi bien sa promenade n'avait-elle qu'une valeur toute figurative. Il transportait son monde avec lui. La matinée, sous cette forme, ne lui parut ni beaucoup plus longue ni beaucoup plus pénible que d'habitude. Vers quatre heures de l'après-midi, brusquement, sans trop savoir pourquoi, il se décida. Les mêmes rues, le square, la bougainvillée, la place : avec cette différence, toutefois, que ce paysage familier, tout miroitant de pluie, maintenant, tout vernissé de parures cristallines, sans la boue coutumière de villes, en pareil cas, paraissait surgir d'un autre monde, d'un curieux univers de transparence. S'installer dans un

fauteuil, face à la mer, il ne pouvait en être question. Les terrasses des grands hôtels, elles-mêmes, de loin semblaient vides. Par contre, à l'intérieur, on avait déjà allumé les lampes. Allons, il ne restait que cette solution : pousser une porte, entrer, choisir une place près de la fenêtre. Soudain le Balkanique tressaillit.

C'était une toute jeune fille, presque une enfant. Assise dehors, seule à une table, une tasse et une théière à la portée de sa main, elle se montrait parfaitement indifférente au mauvais temps. Evidemment la pluie ne la touchait pas directement. La toile de la tente était baissée. Mais quand le vent soufflait, de très légères gouttelettes, une sorte d'embrun devaient lui fouetter le visage, car, drôlement alors, elle secouait la tête et plissait son nez malicieux.

Pourquoi le Balkanique s'était-il figuré que la beauté n'était plus capable de l'émouvoir ? Ou n'était-elle pas belle, étrange seulement, essentiellement différente des autres, celle qu'en lui-même, instinctivement, il venait de baptiser : « Belle de pluie » ?

C'était peut-être le fait qu'au milieu de tant de chevelures brunes ses cheveux blonds, soyeux, clairs sans être pâles, prenaient la valeur des choses rares. Traversée comme une eau moirée de reflets changeants, de courtes zébrures flamboyantes, ils lui descendaient jusqu'aux épaules. Blonde et claire, elle l'était aussi de par tous les détails de son visage, son front lisse, ses pommettes légèrement saillantes, ses narines largement ouvertes, la blancheur de son menton et de son cou, tout l'éclat insolite, dans ce pays, d'un épiderme sur lequel le hâle ne prenait pas.

Re foulant tous ses scrupules, le Balkanique s'assit à la terrasse, quelques tables plus loin. Le garçon vint prendre sa commande puis le laissa.

L'habillement de la jeune fille, lui aussi, dénonçait une origine étrangère. Elle portait une sorte de veste noire, très serrée à la taille, garnie de bandes d'astrakan et de soutaches. Des gants de laine tricotée, à dessins bleu marine et rouge sur fond blanc. La présence de son voisin lui était-elle restée inaperçue ? Ne s'y intéressait-elle pas ? A aucun moment, en tout cas, son regard n'avait trahi la moindre curiosité. Elle semblait, par contre, entretenir une conversation à haute voix. Mais avec qui ? Et soudain le vieillard eut l'explication. Sortant du refuge qu'il avait trouvé sous la chaise, un chien, tout ébouriffé, posa son museau sur les genoux de la jeune fille. De sa main gantée, celle-ci le flatta, le taquina, enfonçant les doigts dans le poil hirsute. Puis la bête s'assit aux pieds

de sa maîtresse et elles restèrent ainsi tranquilles et silencieuses, l'une et l'autre.

Une grande nostalgie s'était subrepticement emparée du Balkanique. Il avait toujours souhaité avoir une fille. Dans sa carrière d'homme politique, les femmes n'avaient jamais tenu beaucoup de place. Non qu'il les méprisât ou nourrît envers elles la moindre méfiance. Quelques amitiées durables avec des compagnes d'enfance ou des camarades de rencontre, une musicienne, une femme-peintre, l'avaient prouvé. D'autres aussi qui n'avaient pas de qualité particulière, hors leur tendresse compréhensive, une gentillesse à toute épreuve, l'agrément, parfois, d'un corps souple près duquel il était bon de se reposer, au soir d'une dure bataille parlementaire ou d'une déception. Mais il ne s'était pas marié. Par goût de l'indépendance. Peut-être par nécessité. Ne devait-il pas se tenir prêt, à chaque minute, à tout abandonner, pour retomber là d'où il venait, dans la misère, dans l'illégalité, les avatars d'une vie errante. Non, pas une femme ; il eut été un piètre époux. Mais une fille qu'entre deux tourmentes il eût regardé grandir assuré d'avoir toujours quelque part ce point fixe. Comme un prolongement pour lui de sa jeunesse, une nouvelle raison de s'enthousiasmer, de retrouver la foi. Son enfant à lui...

Le temps qu'il avait passé à s'abandonner ainsi à de vagues songes s'était-il enfui plus vite qu'il ne l'avait cru ? Il vit la jeune fille se lever, suivie de son chien. De son pas dansant, elle cagna le trottoir. Dommage, pensa simplement le Balkanique. Mais une drôle de tristesse l'avait envahi. Si vite il s'était fait à cette présence près de lui, sur la terrasse. Comme si une amie venait de partir et non une inconnue. Il ne savait rien d'elle, pourtant. Pas même la langue qu'elle parlait. Pas même le nom de son chien... À une trentaine de mètres du café, il la voyait maintenant, marcher sous la pluie, dessinant, sans se presser, de petits zigzags pour éviter quelques flaques d'eau. Une auto, ensuite, la lui cacha. Enfin il l'aperçut dans le lointain, poursuivant sa route en direction de la vieille ville. Après, rien. La petite flamme des cheveux blonds s'était éteinte. Il reprit le chemin de son hôtel.

Le lendemain, la pluie avait cessé. De ses fenêtres, le Balkanique put contempler les ravages qu'un vent purificateur et brutal avait causés pendant la nuit. Il aimait ces brusques sursauts de la nature. Une odeur exquise d'herbe et de terre mouillées montait à présent du jardin. Une subite envie le prit, comme

au temps de son enfance, de marcher à même le tapis de feuilles qui recouvrait toute la largeur des allées, de humer dans l'air d'âcres souvenirs. Quelque chose qu'il n'identifia pas tout d'abord l'empêchait de sentir l'habituel poids des choses mortes. Puis il s'en rendit compte et ne s'en défendit presque plus. Sa rencontre de la veille ! Il se plut même à rechercher dans sa mémoire certains détails qui lui échappaient au sujet de la jeune fille. Était-il vert ou bleu le regard que laissaient filtrer les paupières mi-closes, ce regard qui, pas une seule fois, ne s'était posé directement sur lui ? C'est vrai qu'elle l'occupait au delà des limites de la simple curiosité que provoque en vous une passante. N'avait-il pas le droit d'en faire la fille de son esprit, puisque personne ne lui restait, pas le moindre être qui lui fût proche ?

L'après-midi, pour la première fois, il se montra infidèle à son fauteuil, le long de la promenade. Assis, comme la ville, à la terrasse du grand hôtel, il paraissait fixer la mer. Mais ses yeux, à vrai dire, ne se détournaient pas d'une table vide. Et pourtant, les distractions ne manquaient pas, ce jour-là, autour de lui. Jamais pareil afflux de créatures délicieuses, vives, bavardes, remuantes, n'avait encore fêté le beau temps avec un papillotement si joyeux. À la minute où un couple, accompagné d'un enfant, s'installa, comme si de rien n'était, à la place que, jusqu'ici tous les autres, on ne savait pourquoi, avaient laissé inoccupée, un violent accès de colère secoua intérieurement le vieillard. Naturellement des gens mariés ! Et, par ricochet, son ressentiment s'étendit à toute cette foule de consommateurs, à cette échappée d'oiseaux babillards, aux ailes sombres, dont l'animation, les cris ne lui rendaient que plus précieux le mutisme de l'absente. Puis sa fureur s'apaisa. Il n'était pas encore très tard. Il se remit à attendre. La fraîcheur du soir, cependant, avait dispersé les groupes. Quelques oisifs lui tenaient compagnie. Il y eut un admirable coucher de soleil. Des nuages noirs aux découpures fantastiques, une véritable flotte de navires fantômes, défilaient au large sur un fond de ciel rouge, annonciateur de vent et de tempête. Demain, il pleuvra de nouveau, pensa le Balkanique, pour se consoler. Il se leva, il se retourna encore une fois, avant d'obliquer dans une petite rue en direction de sa chambre.

Il s'était trompé dans ses prévisions. Il n'y eut pas de pluie, le lendemain, ni le surlendemain, ni la semaine suivante. En dépit même de la saison, l'azur gardait tout le jour une immuable limpidité, à peine traversée, à l'aube, d'effilochures de brumes roses qui se dissipaient dès la première brise. En vain, avec une prudence hypocritique, le vieillard interrogeait-il le portier de son hôtel

sur les perspectives qui s'ouvraient à lui, comme s'il avait décidé d'entreprendre une excursion. « Le baromètre est au beau fixe. Quel temps, n'est-ce-pas ? » s'entendait-il répondre. Et son interlocuteur d'insister encore : il en serait ainsi tout l'hiver.

S'il pouvait se douter, songeait le Balkanique, en s'éloignant. Plus encore qu'au début de son séjour, cette implacable sérénité du ciel, la tranquillité des passants, l'anonyme gaieté même de la ville l'exaspéraient presque et, en tout cas, lui faisaient mal. Dans le trouble de ses sentiments, la silhouette de l'inconnue, que, pendant deux ou trois heures, il n'avait fait qu'entrevoir, en arrivait à se confondre avec les regrets lancinants que provoquait en lui la moindre allusion à son pays, à son passé. Avait-elle seulement ce semblant de beauté dont il l'avait parée dans son premier mouvement de surprise ? Ou bien, pareille à sa ville natale, si laide aux yeux des étrangers, n'était-elle chargée d'une telle force de suggestion, de rayonnement, que parce qu'il l'aimait ?

C'était le soir du dixième jour. Il n'en pouvait déjà plus, il était à bout de patience. Surmontant sa timidité, sa crainte du ridicule, il avait questionné, mais sans profit, le garçon du café qui le traitait maintenant avec la déférence due aux habitués. Une rapide inspection des hôtels et des bars qui bordaient la promenade ne s'était pas révélée plus fructueuse. Tout être raisonnable, à sa place, eût admis, se répétait-il, l'éventualité du départ de la jeune fille. Lui, non. Mais c'est aussi, qu'il n'avait pas d'autre moyen de défendre, rien qu'il pût échanger contre un acharnement sans espoir.

Il faisait déjà sombre lorsqu'il arriva aux abords de la vieille ville. Il avait beaucoup marché avant d'y parvenir, beaucoup, du moins, lui semblait-il, pour un homme de son âge. Mais il ne le regrettait pas. Tout, ici, différait tellement de l'univers au sein duquel il avait constamment vécu, les dernières semaines.

Délaissée depuis des siècles par ceux-là même qui y avaient acquis leur fortune, la vieille ville n'abritait plus maintenant dans ses murs, en dehors de quelques amateurs de pittoresque, qu'une population misérable et décriée, tributaire dans ses moindres gestes d'un passé qui n'avait jamais réussi à être glorieux. De tristes venelles, bordées de maisons sur lesquelles apparaissait encore soit une voussure, soit un linteau sculpté racontaient à qui voulait l'entendre l'histoire d'une irrémédiable déchéance. Si le jour appartenait encore au négoce, un négoce qui périssait à son tour, après avoir supplanté la vie seigneuriale, la nuit libérait bien d'autres forces, en même temps que des

cohortes de chats faméliques, bravant, du haut de leurs montagnes de détritiques, les chiens errants.

Un peu hésitant, tout d'abord, le Balkanique avait, à présent, l'impression d'avancer à chaque pas vers le centre d'un univers fabuleux qui ne revêtait que pour égarer les curieux les apparences anodines d'une cité commerçante. Derrière ces étals en plein air, ces magasins tout en longueur, à la porte desquels d'étranges mannequins, des boutiquiers, plus vides que nature, montaient la garde, quelque chose, il en avait le pressentiment, se dissimulait. Mais quoi ? Un mystère, analogue à celui qui avait déjà présidé, une fois, aux allées et venues de cette passagère de l'inconnu qu'un après-midi de mauvais temps avait inconsidérément placée sur sa route ? Et elle, où se cachait-elle, la petite fugitive. Belle de pluie, inconsciente messagère des songes qu'un vieillard dépossédé de tout avait senti, en la regardant, remonter de son enfance ? Lequel de ces murs peints, de ces paravents en trompe-l'œil aurait-ce suffi d'abattre pour la voir, de nouveau, apparaître ? Ou bien n'était-ce pas elle dont l'approche le rendait à la fois frissonnant d'anxiété, impatient de savoir enfin et si las ?

Le Balkanique reprit haleine, un instant. Ces dédales, ces ruelles tortueuses, ces passages qui ne menaient nulle part, sauf à quelque trappe dissimulée sous un porche et d'où nul vivant ne sortait plus, il les reconnaissait, il ne les avait que trop souvent frôlés récemment, en rêve. Le pays de l'ombre. Son pays. Son malheureux pays. Avait-il assez voulu le transformer pour que le soleil, la lumière, y pussent pénétrer librement dans la sérénité des heures calmes ! Mais non ! les prisons, encore les prisons, la peur, la délation et partout, hiver comme été, ces immenses troupeaux qui n'étaient plus seulement troupeaux de bêtes affolées mais troupeaux d'hommes.

Autour du vieillard, maintenant, l'obscurité s'était faite. Les boutiques avaient remis leurs auvents. Des volets fermés, de lourdes portes, des rideaux de fer, des grilles : les secrets, une fois encore, seraient bien gardés. Pourtant, devant cette montée de forces hostiles, le Balkanique ne reculait pas. Il continuait d'attendre. Tant de tentatives avortées, d'espoirs trahis, d'élans brisés au sol ne l'avaient-ils pas suffisamment instruit ? Quel était ce piège, Belle de pluie, ce nouveau défi au destin ?

Brusquement il sursauta. Ce souffle chaud ! Il huma l'air. Il tendit la main. Une goutte d'eau. Ah, la pluie enfin. Il ferma les yeux.

Cette nuit-là, une tempête s'abattit sur la côte. La mer, furieuse, envahit le parapet qui bordait la plage, couvrant la chaussée de sable, de galets, débris de toute sorte. Pendant la matinée qui suivit, le ciel resta menaçant. Mais le vent chassait les nuages. Vers le milieu de l'après-midi, pourtant, il y eut une averse assez forte pour mouiller les rues et vider de leurs occupants les plus intrépides les fauteuils de la promenade.

Belle de pluie, suivie de son chien, traversa lentement la place du Casino, venant de la vieille ville. Elle s'assit à la terrasse de l'hôtel, commanda du thé, tira sur ses gants et ses narines charnues palpitèrent de volupté en respirant l'humidité saline de l'atmosphère.

Mais tout cela, le Balkanique ne le vit pas. Il ne sut pas que, fidèle en quelque sorte au rendez-vous, son amie inconnue avait fini par apparaître.

Des gardiens de la paix qui faisaient leur ronde l'avaient trouvé, un peu après minuit, couché par terre de tout son long, près du marché aux fleurs.

Le corps ne portait pas la moindre trace de coups, le portefeuille était intact. Le vieillard avait dû mourir d'une embolie. Il souriait.

FRANÇOIS GACHOT

Poèmes

1.

Nuit 8-9. sept [1942 ?]

En vain

En vain les mots, en vain le faux espoir dont près de toi je me leurrerais
Ce que ta voix m'assurait hier, un geste déjà me l'a repris.
Depuis il y a en moi ce déchirement que chaque pensée élargit
Depuis il y a en moi un inconnu qui veille à ce qu'aucune minute je n'oublie
Si j'allais sortir sans l'emmener, voilà que de son pas sourd il me rejoint dans la rue
Je peux courir, il court mieux que moi et son ombre s'allonge sur mon ombre,
Monde hanté. Un seul visage et mille visages s'effacent devant son insistance,
Le soleil qui, jadis, m'aimait, comme un vol de guêpes tourbillonne autour de mon front
Et le soleil c'est toi, la beauté des arbres c'est toi, toi et cette fontaine
verte qui ne veut pas cesser de chanter alors que déjà tu ne peux plus chanter
pour moi.

Tu croyais... nous croyions...

Ne devinai-tu pas que tout est plus irrémédiable qu'il ne le semble

Et que de ce monde vers lequel tu marches les yeux fermés

Parce que tu te figures qu'il suffit de le nier pour qu'il disparaisse

Tu sortiras malgré toi changée, étrangère à ce qui fut notre pauvre joie

Une joie tremblante, hélas, et que l'automne emporte avec ses feuilles mortes.

En vain tu me diras et nous voudrions croire de nouveau

Et peut-être essayeras-tu de me convaincre. Je sais

Je savais avant de savoir j'ai toujours su au plus profond de moi-même

Les mots, d'abord, on peut en rire et dessous il y a cette toute petite réalité qui
n'a presque rien à voir avec des lettres

Et fait atrocement mal plus tard à mesure que le sens s'en éclaire.

Guérir ? Mais je ne veux pas guérir de toi

Tout au plus guérir de moi-même

Guérir de la vie

Guérir d'être homme.

Je veux bien te porter en moi pendant des années

Avec cette terrible beauté qui me déchire

Avec cette cruelle douceur qui me torture
Mais qu'un jour du moins nous nous retrouvions délivrés.
Devrai je avant et combien de fois te perdre comme Euridyce
Le jour, la nuit c'est toi.
Le chagrin s'est installé près de mon lit
Et maintenant il dormira toujours dans ma chambre.

2.

Janvier 42

Peintre

pour Ili

Peintre, oiseleur des chimères,
Muse au visage secret
D'ange qui serait sorcière
Créant le monde d'un trait.
Libellule dont les ailes,
En effleurant le papier,
Laissent les couleurs fidèles
Fleurir un nouveau bouquet.
Fraiche nymphe aux yeux de menthe,
Que filtre ton regard fier
C'est une source qui chante
Entre les peupliers verts.
La mésange cézannienne
Dont le bec est un pinceau
Grave pour qu'on s'en souvienn
Ton nom au bord du ruisseau.
Ton nom, si doux à entendre,
Y viendrai-je boire tard
Le regret d'un coeur en cendre
Comme celui de Ronsard ?
Si je ferme les paupières
C'est pour bien mieux embrasser,
Peintre, oiseleur, les chimères,
Que tu me fais caresser.

3.

13 sept. 42

Mon amour te reprend sans cesse et te reforme
Ainsi qu'une statue à jamais inachevée
Plus belle que le jour, plus belle que la nuit
Plus astre que les astres, plus rêve que les rêves.
Pourrait-il s'arrêter, ce grand désir qui me traverse
Comme une flèche d'étoile perçant mon coeur de son espoir ?
Ton pas, ta voix, ton rire et la douceur fleurie de ton regard.
Brillante, à l'aube, je t'enveloppe de ces caresses
Qui sont des mots sans suite, des vers d'où tu surgis de nouveau créée
Immortelle au dessus des saisons, des années,
De la divine essence qui fait l'éclat des sources
Et leur secret murmure au profond des forêts.
Les bras serrent ma vie et c'est alors que je respire,
Étouffant s'ils me quittent, éternel nostalgique
Absent de tout ce qui n'est pas cet exigeant besoin de toi
À travers les marées des heures pour te polir et te sculpter
Pierre dure tombée du ciel, étincelle de foudre
Douce et brûlante entre mes doigts
Mes mains, mes lèvres maladroitement
Qui ne savent plus aucun usage
Sauf prononcer ton nom et se tendre pour étreindre ton image.

4.

24 janvier 42

Voyage

À Ili

Beau voyage au pays de ces fleuves rapides
qui m'emportent vers toi, la nuit, dans mon sommeil
Ton visage est la source où mes lèvres avides
Comme des oiseaux fous boivent jusqu'au réveil.
Comme des oiseaux fous qu'un vent cruel pourchasse
De rivage en rivage, en un vol anxieux

Ne trouvant de repos que mon regard n'embrasse
L'horizon chimérique et tendre de tes yeux.
Je te vois, je te perds. Tu rentres dans la vie
Un destin étranger t'arrache de mes bras
Heureux si dans ma course enfin ma nostalgie
Caresse ton fantôme au hasard de mes pas.
Je t'attends, tu reviens, à travers quels orages,
Bravant un sort obscur qui voudrait nous trahir,
Poser tes poignets purs à même sur la page
Où ma voix se fait chant pour mieux te retenir.
Ne t'en va plus. Demeure attachée à ce songe
Qui flotte seul au sein d'un monde dévasté,
Entraînant avec soi notre être de mensonge
Pour en faire une flamme où dort l'éternité.

5.

24 février

Je t'aime dans la nuit des temps, au carrefour secret des orages.
Je t'aime dans la saison magique des aveux, parmi les miracles et les mystères
qui se dévoilent,
Je t'aime dans la musique des sources que ton nom réveille au fond des forêts
Je t'aime au coeur des chênes, dans la moelle étoilée des fougères
Dans le parfum de menthe des cascades, le soir lorsque les biches viennent
boire à même le brouillard.
Puits, glacé, reflet de ciel, miroir dont le trèfle s'unit à la pervenche
Je t'aime sur la nacelle frissonnante des saules en été
Lorsque le bourdonnement des heures ride l'azur.
Je t'aime au fond des mers, parmi les corridors souterrains des vagues brisées
foncés de désespoirs, de lueurs qui se rallument à la caresse de ton sourire
Je t'aime dans la mélodie de ces cordes qui jouaient pour nous par dessus les
siècles
Le murmure matinal des torrents à l'aube de notre tendresse.
Je t'aime dans le vent des songes, dans l'ouragan des pensées qui se déchainent
Battant aux portes de l'impossible de leurs ailes démesurées
Le temps recule toujours, je t'aime dans ce passé qui ne fut pas nôtre

Dans l'herbe des premiers jeux alors que tu n'étais encore qu'un pollen errant à
travers les collines
Je t'aime dans l'infini des temps
À en vivre et à en mourir

6.

31 janvier 42

Île secrète où sous les arbres
Luit le ruisseau de tes yeux verts
Ouvre les bras. Un vent de mer
Né des caresses des nuages
A pour toi traversé le large.
Ton corps où dort le sang des marbres
Attend-il que le touche enfin
Lyre étoilée, aux frêles hanches,
Le baiser des rêves lointains
Ombre d'un visage qui penche
Sur toi l'espoir de son destin.

7.

5 mars 42

Oublierai-je jamais l'horreur de ma colère
Et le son dans ta voix de cet espoir brisé
Comme si de tes yeux avait fui la lumière
Sans laquelle mon coeur ne sait plus s'apaiser ?
Honte d'être homme avec ce fardeau d'amertume
D'injustice, de doute et de cruel remords
Qui m'entame après soi comme un flot dont l'écume
Hausse jusqu'à ma lèvre un avant-goût de mort.
T'arracher à ce vide où mon âme s'égaré
Criant en vain ton nom que l'écho ne rend pas
Ce nom d'oiseau qui vole éperdu vers quel phare
Vers quelle île inconnue où se cherchent nos pas
Ah, que n'ai-je ta main pour réprimer la houle
Qui bat confusément ma poitrine à coups sourds

L'angoisse de te perdre où ma douleur se roule
Comme un bateau sans mat poursuivant son amour

8.

Avril 42

Ma vie tient à un fil
Au fil de ta pensée
Si tes dents éclatantes
S'arrêtent de briller
Je retombe à la nuit
À mon obscur passé
Je descends dans un gouffre
Comme un mineur blessé.
Cœur trop lourd pour ce monde
Cœur chargé de chimères
Reverra-t-il jamais
Ce qu'il nommait la terre ?
C'était un beau pays
À l'ombre de tes cils
Une verte rivière
Y reflétait le ciel
Rêves désirs nuages
Vol d'oiseaux migrants
C'était un beau visage
Aurolé de lueurs
Est-ce un trop grand mirage
Que de t'avoir aimée
Si tes dents éclatantes
Se mettent à briller
Tout s'apaise et ma vie
Retrouve sa beauté

9.

24-25 août 1942

J'ai mal de te chercher parmi ces mers étranges
Qui s'ouvrent dès la nuit dans mon coeur angoissé
Nageur debout, l'amour, pesant de son poids d'ange
Me tire vers le fond et me tient embrassé.
Là entre les récifs, les montagnes du songe
M'égarent cent échos trop pareils à ta voix
Cent mirages troublants dressés par le mensonge
J'espère te rejoindre et ce n'est jamais toi.
Toi, quel monstre te cache au creux du labyrinthe
Voilant de quels remous l'éclat de tes yeux verts
Effaçant sur le sable où tu glisses l'empreinte
Secrète de tes pas comme neige d'hiver.
Plus loin, toujours plus loin du retour vers la vie,
Que m'importe une terre où sans toi revenir
Ton visage est pour moi l'unique nostalgie
Un port où sur la grève erre ton souvenir.
Ton souvenir qui chante avec l'élan des voiles
À travers l'ouragan seul saura l'emporter
Sur cet opaque mur de flots privés d'étoiles
Qui soulève ton corps pour mieux m'en écarter
Ton souvenir veillant comme un oiseau des cimes
Parmi les marronniers d'un été finissant
Un sommet à l'envers et c'est le même abîme
Où j'aborde apaisé sachant que tu m'attends.
Nos ombres côte à côte endorment leur délire
Tandis que sur la feuille au contact de tes doigts
Un paysage naît si neuf que j'y crois lire
Mon besoin de t'aimer chaque nouvelle fois.

10.

Étoile

7-8 sept 42

Étoile de plein jour
Comme au temps des miracles
Un visage plus pur
Que l'aube des cascades
Un visage envahi
Par la clarté de l'âme
Et qui chante en secret
De sa voix de fontaine
Étoile de plein jour
Au front d'intelligence
Appuyé sur mon cœur
Où veille ton absence
Beau regard étoilé
Qui s'embrase en silence
J'aurai beau t'appeler
Du fond de ma souffrance
Le mal est sans espoir
Et grandit la distance
À peine ces huit mois
D'une joie irréaliste
Je t'ai rêvée en moi
Mais tu étais trop belle
Étoile de mon art
Et de ma poésie
Tout est venu trop tard
Je retourne à ma nuit
Ma nuit pour t'y chercher
Pour attendre ton signe
Mourant à te chanter
À l'image du cygne
Étoile de plein jour
Étoile de mes songes
Astre de mon amour
Jusqu'à la fin du monde

11.

5 avril 42

J'ai pris tes mains
Tes mains que tu n'aimes pas, toutes bar-
bouillées de la couleur joyeuse et triste
de notre rêve éveillé parmi l'existence
des autres hommes.
Je me suis couché en plein jour, la tempe
exactement blottie dans le creux de ta paume.
Et j'ai fermé les yeux pour mieux te voir.
Je t'ai vue de tout près dans le soleil
rayonnant de cet amour qui n'a ni
commencement ni fin car je t'ai cherchée
avant de savoir que tu étais et je te re-
trouve partout dans l'avenir de ma
pensée comme moi-même.
T'ai-je bercée. Ou était-ce toi qui m'em-
portais dans le courant de torrent glacé,
d'étoile filante, doux et cruel, tan-
dis que mon coeur battait si fort contre
l'absente tiédeur de ta gorge.
Tout ce que tu n'aimes pas est à moi
les tendres lianes de tes bras
tes chevilles où dort l'élan des biches pensives
tes épaules que ma caresse flatte pour en
faire jaillir la musique secrète de ton corps,
cette musique qui chante tout bas dans tes yeux.
Mon amour ! T'ai-je dépouillée que je me
sente si riche de savoir que tu m'aimes
tu m'as donné la faim et la soif qui se
renouvellent à chacune de nos rencontres
Et tu m'as donné aussi la pureté et l'exigence
de l'absolu qui ne trouve un peu de satisfaction
que dans le miracle de ta présence,
dans la douceur de ta voix me disant « je »
des jours, des nuits, des mois, des siècles

jusqu'à ce grand sommeil où même mort
J'emporterai comme un voleur de flamme
ton souvenir

12.

17 août

Pour le 18 août 42

L'incroyable a jailli des pierres du chemin
Après douze stations aux déserts de l'attente
Faim, soif, poison du doute, aurores angoissantes
L'éternel de l'amour m'a saisi par la main.
L'ange aux yeux verts luttait, luttait dans les ténèbres
La nouvelle Euridyce au visage secret
Perdue et renaissante au fond du feu sacré
Où le phénix brûlait sur son bûcher funèbre.
Douze fois douze archers pour que mon coeur apprît
Le mystérieux dessein qui guidait son martyr
Douze fois douze archers pour que vibrât la lyre
Orphée au labyrinthe, en qui veillait l'esprit.
L'ange aux yeux verts enfin a percé de sa lance
Le dragon maléfique et me sourit au jour
Où l'écho se perdait qui criait mon amour
Comme un oiseau blessé mourant dans le silence.

13.

3 juillet 42

Seul dans ma nuit
Les yeux brûlés par ton visage
Où te chercher lorsque ta voix ne répond pas ?
Un réseau de souvenirs m'enveloppe
Cerceaux de flamme les mauvais instincts du doute et de l'angoisse barrent ma route
chaque jour à les franchir pour essayer de te rejoindre
J'épuise ce peu de confiance que tu n'as donné en partage
Une tempête d'oiseaux apeurés s'abat sur mes rêves
Couvrant de leurs criaileries la mélodie secrète de ton sourire.
Monde sourd, aveugle

Monde de larmes statufiées dressant toujours
le même bloc incompréhensible dans le silence
Monde aux arêtes vives qui déchirent mon coeur de leur pointe
L'aube de tes mains pressant mon front viendra-t-il me délivrer avant que je ne
succombe ?
Il ne me reste plus rien qu'une pensée
condamnée à se meurtrir en répétant ton nom comme une prière
Qu'elle lance au moins vers toi son flamboiement
Et m'enfouisse avec elle dans sa cendre

14.

4 février 42

J'ai ravi ton visage aux abîmes des songes
J'ai pris ton nom, comme un pêcheur de perles, entre mes dents
Plus bas, toujours plus bas. Perspectives faussées du silence
Chevelures noyées du désir, algues, coraux
Sources pétrifiées des longues attentes
J'ai tout cueilli, j'ai tout brisé, j'ai tout tordu
J'ai mis mon corps à plat sur le ventre chaud du sable
Là où reposait intacte encore la forme de tes membres
Et mes mains, peureusement, ont déterré de leurs ténèbres
Ces souvenirs que tu ne connais même pas,
bien qu'ils soient la part profonde de toi-même,
Bracelets du temps mordus par la rouille de ma solitude
Voici le trèfle de ton regard battant de l'aile sous tes paupières
Une touffe de violettes dort à ton front comme une boucle
Et le souffle qui voudrait s'exhaler de ta poitrine
Colore tes joues de cette aurore que rien désormais ne saura plus flétrir
J'ai caressé l'ombre de tes seins
Dans la caverne bleue des miracles où les étoiles agonisent
J'ai vu tes bras s'ouvrir, était-ce pour moi,
comme les deux anses d'une amphore qui porte la vie
Alors j'ai crié
J'ai oublié qu'au-dessus de moi tourbillonnaient les mondes
Et j'ai roulé blessé à mort, vaincu au fond du gouffre
La bouche ouverte en respirant ton souffle dans l'aveuglante
lumière des nuits qui n'ont plus de fin.

15.

9-10 mai 42

41 anniversaire

Mon amour, mon amour, j'ai soif de toi, le jour, la nuit, je crie ton nom, les mots sautent dans ma gorge avec le bruit des torrents dans l'abîme. Mille mots, mille rêves, mille aventures, mille secrets, doux, terribles, escaladent sans cesse en moi cette immense tour de solitude où les oiseaux fous du désir viennent en tourbillonnant casser leurs ailes contre ton front. Pour avoir souri, tu as fermé ton âme à l'éclat du monde, tu m'es rendu étranger à la scintillante froideur des étoiles, mais tes dents brillent dans le tunnel de mes souvenirs comme des coquillages, dans une grotte marine. Aveugle, sourd, j'avance à pas sûr là où, souterrain, court le ruisseau pur de tes yeux, là où ta voix chante cette étrange mélodie que je lirais même sur tes lèvres en présence des autres. Tout m'est ennemi qui n'est pas toi qui n'est pas ta main, tes doigts entre-croisés sur mes phalanges. Je voudrais me faire arbre et qu'enlacé, serré par le lierre de ton amour nous n'ayons plus qu'une vie, qu'un rêve, une respiration ; indiscernables dans les plus hautes branches, ainsi face aux vents et aux marées, aux lunes changeantes jusqu'à la mort.

16.

Le tendre et dangereux visage de l'amour
M'est apparu un soir après un trop long jour.
C'était peut-être un archer avec son arc
Ou bien un musicien avec sa harpe
Je ne sais plus
Je ne sais rien
Tout ce que je sais
C'est qu'il m'a blessée
Peut-être avec une flèche
Peut-être avec une chanson
Tout ce que je sais
C'est qu'il m'a blessée
Qu'il m'a blessée touchée au cœur et pour toujours.
Brûlante trop brûlante
Blessure de l'amour.